

1939 à 1944 (2)

LE LYCÉE PENDANT LA GUERRE

Le Lycée pendant la guerre : la vie quotidienne.

Par contraste avec les événements tragiques évoqués dans le chapitre précédent, la vie habituelle du Lycée continuait avec plus ou moins de cahots.

À la fin de l'année 1939 le jeudi 6 juillet, avait eu lieu une *Excursion cycliste*, pour un groupe d'élèves de 2^o, 3^o, et 4^o A', dirigée par M. Bourcau, ce devaient être de bons cyclistes car le circuit, entrecoupé de visites instructives et même d'un petit spectacle, les conduisit à Sancerre par la rive droite de la Loire avec retour par la rive gauche.

Mais comment vivait-on au Lycée ?

Un ancien élève, M. Aimé Martin¹, estime que la discipline était normale et non terrorisante *dans la majorité des cas nous subissions des punitions parfaitement méritées*. Il se souvient des sobriquets de deux surveillants mais non de leurs noms : *Pète-sec* et *Poisson-chat*, l'imagination des potaches suivait un cours traditionnel.

Un de ses condisciples, Pierre Fromageot², pensionnaire en 5^e et 4^e A de 1941 à 1943, a conservé un plus mauvais souvenir de quelques répétiteurs *qui se défendaient comme ils pouvaient, et qui n'étaient pas littéralement désarmés [...], cependant je ne peux corriger l'impression assez désolante que je garde de ces personnages*.

Par contre, il garde une meilleure image des maîtres d'internat *qui étaient beaucoup plus humains [...]* Monsieur Violette, en particulier, *qui enseigna par la suite la philosophie (est-ce une erreur ?³) [...]* L'un d'eux qui préparait le concours de Saint-Cyr, (sous l'occupation, il ne fut pas d'emblée supprimé), nous parlait gentiment pendant les interminables promenades du dimanche et du jeudi. Je garde également un bon souvenir d'un autre "pion", à la prestigieuse culotte de cheval et aux bottes fauves de cavalier, qui faisait des études de vétérinaire et qui, m'a-t-on dit, fut fusillé par les Allemands. Il est dommage que ses souvenirs ne soient pas plus précis.

Les enseignants.

Jean-Claude Sallé a gardé un vif souvenir de son professeur de 7^e (1940 – 1941), Mlle Clémencet⁴ : *C'était une pédagogue remarquable, avec qui j'ai gardé des relations jusqu'à son décès. Le samedi après-midi, elle nous faisait la lecture avec grand talent ; en particulier « Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersons » de Selma Lagerlöf, nous avait tenus en haleine pendant des semaines ; lorsqu'était arrivé la séparation de Nils et de son amie l'oie sauvage, la tristesse de ce dénouement m'avait fait fondre en larmes ; pour m'épargner les railleries de mes camarades moins sensibles, la maîtresse avait expliqué que j'étais malade. Lorsque Mlle Clémencet prit sa retraite, au lieu de s'installer confortablement dans son petit appartement de la rue de Tivoli à Dijon, elle se consacra à s'occuper de son frère veuf et de son neveu, handicapé mental, dans leur ferme de Remilly-en-Montagne, près de Sombornon, consacrant à sa famille le même infatigable dévouement qu'à ses élèves.*

De même il se souvient de M. Boudard, son professeur de 6^e en 1941 – 1942 : *Notre professeur principal était M. Boudard, doué, lui aussi de qualités pédagogiques remarquables. À la fin de l'année, nous l'avions remercié par un cadeau remis dans une salle de classe jonchée*

¹ Lettre du 28 février 1994

² M. Fromageot nous a confié une copie des pages 26 à 35 du manuscrit de ses "Mémoires", concernant son passage au lycée de Nevers que nous citons presque entièrement dans les paragraphes suivants.

³ En 1941-42, Pierre Fromageot était en 5^e A2, M. Violette était bien professeur de philosophie, il ne figure dans les palmarès du lycée que cette année-là. Les professeurs- adjoints ou répétiteurs étaient MM. Fleury, Valois, Néant (dit *Le Caïman*), Michelfelder, Delattre ; les Maîtres d'internat, MM. Boisselet, Cerveau, Chassagne et Moreau, et pour l'année suivante, 1942-43, mêmes répétiteurs et comme Maîtres d'internat : MM. Chassagne, Courtaux, Guénot et Le Panse. Apparemment M. Violette ne figure jamais sur les palmarès comme maître d'internat.

⁴ Lettre du 14 avril 2008.

de fleurs. Sa relation avec ses élèves était faite d'autorité et de gentillesse si étroitement combinées qu'il ne serait venu à personne l'idée de lui désobéir. À ce professeur, est liée pour lui, une anecdote où nous trouvons le souvenir du concierge et celui des fameux biscuits vitaminés que le régime de Vichy faisait distribuer dans les écoles. Après avoir distribué équitablement les rations de « biscuits vitaminés » que Monsieur Chapon, le concierge, avait apportés dans une corbeille, M. Boudard utilisait le reliquat pour récompenser les auteurs des meilleurs exercices du jour ; il circulait entre les tables, jetant un coup d'œil par dessus l'épaule des élèves, et après avoir lu, donnait un biscuit supplémentaire, ou poursuivait son chemin.

Si Pierre Fromageot ne se souvient pas très bien des professeurs, oublie qu'il attribue à sa mauvaise conscience d'élève qui n'apprenait pas ses leçons de grec et de latin, il se rappelle qu'en 5^e cependant, un Agrégé des Lettres eut la gentillesse - considérable à nos yeux - de venir nous voir jouer au foot au Pré Fleury. Même si son apparition fut brève, j'ai pu apprécier le sacrifice que constituait cette démarche que nous sollicitions chaque semaine avec l'insistance des jeunes chiens⁵.

Je me rappelle les foucades de M. Méry⁶, vieux garçon qui nous enseignait l'histoire et la géographie avec une certaine originalité. Il nous paraissait impayable avec sa moustache de major britannique, ses bottines noires, son complet veston noir et son parapluie noir. On m'a dit depuis qu'il rendait un culte fervent à la Dive Bouteille. Cela expliquerait - rétrospectivement - certaines de ses apostrophes adressées à l'élève frappé de mutisme pendant l'interrogation "Alors mes mimis (sic) on croirait que vous avez de la crotte dans le bec !" ; c'était dit sur un ton primesautier et apparemment bienveillant, tout - à - fait en harmonie avec sa démarche sautillante, mais dont nous savions fort bien qu'il ne présageait qu'un zéro ou une semonce homérique.

J'ai eu Monsieur Pastor en Français - latin - grec en 42-43⁷ ; je l'ai retrouvé depuis à Clermont, où nous faisons passer, de conserve, le Bac à Blaise-Pascal. Il n'a pas eu l'air d'être trop étonné de me voir en collègue, et je lui sais encore gré de son indulgente discrétion.

Il me semble avoir eu un certain M. Boivin (que nous surnommions évidemment Suce-Pinard) en Sciences Naturelles⁸. Il résistait mieux à nos tentatives de farces que les nombreuses maîtresses auxiliaires trop peu aguerries qui ont défilé au milieu des "collections".

Jean - Claude Sallé, de son côté, a gardé quelques souvenirs de certains personnages du Lycée : En classe de Philo, René Bonnot avait lui aussi l'art d'établir une relation directe avec ses élèves. Il était un remarquable éveillé d'esprits, et, avec le concours de M. Walden, professeur de physique, s'attachait à nous faire réfléchir sur la société telle qu'elle existait à l'extérieur du milieu protégé du Lycée. En la personne de nos professeurs de sciences, MM. Walden et Boivin, nous avons la chance d'avoir affaire à des maîtres de l'art d'enseigner. Ils avaient un auxiliaire dévoué, le garçon de laboratoire, M. Moreau, dont nous admirions l'habileté, lorsqu'il s'agissait de dépanner un appareil, ou de sauver une expérience du désastre. Il était aussi doué d'un sens de l'humour très utile pour détendre l'atmosphère lorsque rien ne pouvait marcher.

M. Moreau a achevé sa carrière d'assistant de laboratoire au Lycée Jules Renard. Il a toujours été très populaire parmi les élèves. Les professeurs comptaient beaucoup sur lui pour les expériences et manipulations, d'autant plus que le matériel, vieux, usé, et ayant subi plusieurs déménagements, avait tendance à fonctionner d'une manière fantaisiste.

En tout cas Pierre Fromageot et son frère avaient gardé une mauvaise impression du Censeur : un bouledogue rogue dont les abois postillonnants n'étaient que les prémices des pensums, retenues et consignes du dimanche dont il accablait la piteuse piétaille des pensionnaires. De plus il avait le malheur de porter un nom typiquement alsacien⁹, que son accent trop saccadé ne pouvait démentir, et nous avions, avec la légèreté coupable de beaucoup

5 Les professeurs des deux classes de 5^e étaient MM. Coppens (A1) et Fournier (A2).

6 M. Méry a été le professeur de Pierre Fromageot en 4^e, en 1942-43.

7 D'après le palmarès de 1943, M. Pastor n'enseignait que le français et le grec en 4^e, M. Ennuyer enseignait le latin.

8 M. Boivin, ne figure sur les Palmarès que pour l'année 1941-42, il enseignait les sciences d'observation en 5^e et 6^e, Cette discipline ne se nommait sciences naturelles qu'à partir de la classe de 4^e. M. Boivin a dû avoir des ennuis (santé ?) au cours de l'année ou être surchargé car le palmarès précise qu'il était suppléé par Mlle Bellay.

9 Cette allusion fait penser qu'il s'agit de M. Dautriche au courage duquel un autre ancien élève rend hommage, (de même qu'à M. Méry), (voir plus haut). Celui-ci avait remplacé M. Blin en 1942-43 que Fromageot a dû connaître en 1941-42. M; Dautriche restera censeur du lycée jusqu'en juillet 1945.

de français de l'"intérieur", le tort de confondre ce pauvre homme avec les autres "hache-paille" très disciplinés, venus d'un peu plus loin, dont la présence était de moins en moins bien supportée et dont il était peut-être le premier à récuser le vague cousinage. Bref, on l'a bien compris, nous ne l'aimions guère. Mais aussi quel besoin avait-il de faire du zèle et de croire nécessaire d'appliquer à la lettre un règlement qui pouvait passer pour raisonnable - encore que rigoureux - dans les circonstances normales du temps de paix, mais était devenu, dans cette période de privations, d'insécurité morale et matérielle, franchement draconien.

La vie de pensionnaire.

Pierre Fromageot était interne en 5^e puis en 4^e dans les années 1941 à 1943 et devait avoir de treize à quinze ans. Sans doute la vie de l'internat, qui était restée à peu près celle du début du siècle, telle que l'évoquait Duhamel, lui apparaissait-elle, dans ces circonstances, particulièrement insupportable. On sent dans son récit beaucoup de rancœur, les ressentiments sont restés vifs et même s'il y a quelque injustice dans ses jugements, ils nous donnent une idée de cette vie telle que l'ont — mal— vécue bien des enfants.

Cette impression était restée si forte que, pour lui, elle caractérisait essentiellement le lycée tel qu'il l'avait connu, Au point qu'il ne le reconnaissait plus de la même manière dans le nouveau lycée Jules Renard d'après 1958. C'est vrai que beaucoup de choses avaient changé notamment dans la discipline et les rapports humains, même si ses structures pédagogiques étaient restées les mêmes. C'est ce qui explique ses réactions personnelles lors des révoltes de 1968 : *Quand, en Mai 68, j'entendis parler de « Lycée Napoléonien » par de jeunes rêveurs, j'eus peine à réprimer un sourire sceptique, car je savais bien que si le modèle avait survécu en terre nivernaise, jusqu'au début des années cinquante, il ne pouvait plus guère avoir, comme historiens, que des quadragénaires de mon espèce. Les autres ne le connaissaient que par la tradition orale ou écrite.*

Cette réaction est intéressante car elle souligne une première « révolution » des mœurs lycéennes aux alentours de 1950 qui n'a pas été très bien étudiée, et l'incompréhension de ceux qui avaient connu le lycée d'« avant » et trouvaient exagérées les revendications de leurs jeunes successeurs. Ceci marque aussi le fossé qui s'était creusé entre les générations. Celle de 1968 considérant comme insupportables des conditions de vie et d'étude qui auraient comblé d'aise leurs anciens des années 1940.

Pierre Fromageot a mal supporté l'étroite surveillance des administrateurs : *On croira que j'exagère ? Bon. Ni lui (le Censeur) ni le Proviseur ne nous volaient comme l'eussent fait de vulgaires marchands de soupe¹⁰. Ils se contentaient, sous prétexte de goûter le menu de grappiller quelques frites qui nous étaient destinées, quand ils venaient à tour de rôle, inspecter la cuisine et le réfectoire. Mais nous les voyions aussi au dortoir, le matin, dès que la cloche avait sonné et à moins de les soupçonner de mœurs spéciales - ce qui n'était sûrement pas le cas -, je ne vois pas le profit qu'ils auraient pu tirer du spectacle de hordes de gamins mal lavés, à cause de l'eau glacée et du manque de savon, qui venaient s'ajouter à nos préventions touchant une toilette trop énergique. En fait leur vigilance était continue, les rondes systématiques, et l'austérité du Proviseur, un homme sans enfant, rejaillissait sur toute l'institution ...*

En fait, Pierre Fromageot nuance quelques pages plus loin son impression sur M. Grousset. Il raconte qu'à la suite d'une mauvaise plaisanterie, (au cours d'une promenade, en passant sur le pont de Loire, il avait chipé le chapeau de toile d'une gamine pour le déposer quelques mètres plus loin sur le parapet), le "pion" l'avait vu et avait fait un rapport. *On jugea que je passais les bornes et je fus en pleine guerre, "retenu" au Lycée pendant les quatre premiers jours des vacances de Pâques. Ce qui me valut de manger la part de deux au réfectoire où j'étais servi seul comme un prince par un brave agent qui ne semblait pas m'en vouloir de lui faire prolonger sa vacation, puis d'être invité à la table du Proviseur, son épouse, une excellente femme, ayant eu pitié de moi.* Il précise même que l'on sacrifia pour lui la

¹⁰ C'est le nom que l'on donnait aux chefs d'établissement qui avaient en gestion directe l'internat et avaient donc tout intérêt à exploiter au maximum les pensionnaires et les demi-pensionnaires dont ils percevaient l'argent des pensions avec lequel ils devaient payer les dépenses d'internat. Les déficits, comme les bénéfices étant à leur compte personnel, leur intérêt était d'économiser sur tout, nourriture, hygiène etc... Cette "espèce" existait encore dans certains collèges dans les années 1955.

dernière boîte de petits pois du ménage et il ajoute : *Quant au Proviseur, je me rendis compte qu'il n'était peut-être pas le personnage froid et sévère que nous redoutions tous. Monsieur Grousset ne paraissait un ogre que de loin ; dans l'intimité, il se bornait à ronger ses montures de lunettes, heureusement pour lui en écaille ou même en vulgaire bakélite. Il avait dû croire que la réputation de son établissement était en jeu, pour se sentir obligé d'incarcérer, en pleine guerre, un gamin de quinze ans, à peine plus farfelu que la moyenne de ses camarades.*

Il fait de même, des commentaires élogieux sur l'épouse du Proviseur : *Voyant sans doute que je n'étais ni sournois ni rebelle, elle chercha, gentiment, à me faire la morale, invoquant la tristesse probable de ma mère et de mon père d'avoir engendré, semble-t-il un si opiniâtre polisson. Je l'écoutais sagement, j'étais d'accord avec elle et dans ces temps de douloureuse disette, ses petits pois sacrifiés, cette attention dont je mesure aujourd'hui seulement l'importance, m'étaient allés droit au cœur. Je crois bien que j'étais prêt à faire des promesses inconsidérées, mais heureusement, ce couple catholique, ayant flairé en moi un mécréant, respecta ma jeunesse et ne me fis rien jurer. Je n'ai jamais pensé à remercier cette femme douce, timide et honnête. Elle était pourtant bien digne d'avoir des enfants, cette âme sensible et triste qui au récit de mes fredaines, pensa peut-être qu'en ne lui en donnant pas, le Ciel pouvait lui avoir fait une grâce ...*

Cette "incarcération" ne fut d'ailleurs pas très pénible car, seul en étude, il put lire à son aise les livres de la bibliothèque : *pour moi, ces arrêts de rigueur restent un bon souvenir.* Il se souvenait encore d'un *bouquin à reliure rouge* qui contait les aventures farfelues de trois Auvergnats engagés par erreur dans la Légion et participant malgré eux à la conquête de Madagascar.

Encore une fois, par rapport à la gaminerie du « forfait », la sévérité de la sanction paraît incompréhensible à notre époque où les incivilités et les violences des élèves défraient la chronique des faits divers. Même si l'élève découvre à cette occasion que derrière cette rigueur se cache une bonhomie plus souriante et plus indulgente.

Les conditions matérielles de la vie à l'internat pendant la guerre.

C'est vrai que la discipline était sévère et le règlement draconien : *Nous étions traités comme de petits spartiates. Ainsi les internes ne pouvaient couper à la "promenade de santé" qui nous entraînait chaque jeudi et chaque dimanche où un compatissant correspondant ne venait pas nous délivrer, dans la triste banlieue et la campagne environnante, et ce par tous les temps, même avec trente centimètres d'une neige que nul chasse-neige ne damait un peu, et avec des chaussures qui prenaient l'eau. Sans dispense médicale, il fallait marcher deux heures comme de petits soldats. Malgré de très douloureux furoncles aux cuisses, que le raide tissu écorchait, mon jeune frère nous suivait dans ce calvaire, car il ne voulait pas se faire "porter malade", ayant horreur qu'on le touche.*

Mais avant même notre départ pour cette longue théorie d'orphelins, le Proviseur ou son adjoint passaient l'inspection. Les chaussures mal cirées coûtaient une semonce, parfois une mauvaise note d'internat. Car nous étions notés chaque jour, sur vingt, et la moindre incartade entraînait le zéro de conduite. Il suffisait d'un zéro et d'un dix pour que notre moyenne tombât au-dessous de douze, ce qui valait automatiquement une "retenue" pour le jeudi ou le dimanche ; un très laconique bulletin avisait les parents de la sanction et, comme par hasard, la poste en ces temps troublés, acheminait très bien ce genre de messages. Mon père pendant des mois, s'est demandé quelles énormités nous pouvions commettre, mon frère et moi, pour qu'on le tînt si régulièrement au courant de punitions qu'il croyait parfaitement méritées.

Mais il n'y avait pas que les rigueurs de la discipline qui rendissent pénible la vie des pensionnaires, celles de l'époque lui apportaient d'autres souffrances plus ou moins supportables. Les restrictions de toutes sortes se faisaient encore plus sentir à l'internat du Lycée que dans les familles où l'on avait parfois des moyens plus ou moins légaux d'améliorer l'ordinaire.

Nous avons noté au passage l'usure rapide des "mauvais" souliers de la guerre, M. Fromageot évoque, non sans humour ses aventures de "va-nu-pieds". *Quand ma dernière paire de chaussures se fut usée sur le béton de la cour et comme je ne pensais même pas à me faire dispenser de la promenade bi-hebdomadaire imposée, il me fallut bien, pour ne pas marcher directement sur mes chaussettes, glisser entre elles et la semelle trouée, un morceau de carton*

qui, on s'en doute ne faisait pas un long usage. Comme le pauvre "Banban" du "Petit Chose", j'étais donc forcé de traîner en fin de colonne et je m'asseyais tous les cent pas sur l'accotement, non pour "serrer contre mon cœur mes souliers blessés" à la manière du Bohème, mais plus prosaïquement, pour leur demander encore un effort et renouveler mon bricolage ; d'ailleurs la mode était aux ersatz et je n'aurais pas songé un instant à me glorifier de mon invention. Le surveillant, un jeune étudiant bienveillant, eut le tact de ne rien dire quand il eut remarqué mon manège ; qu'y pouvait-il d'ailleurs ? L'important était que je rejoigne le peloton et que je ne sois pas porté disparu ; j'ai toujours terminé l'étape dans les temps ; du reste, je n'avais pas le goût de la fugue et je n'étais pas Rimbaud.

Il découvrit aussi la faim. J'étais très naïf et la vie de famille ne m'avait pas préparé à identifier la faim. Il me fallut bien quinze jours avant de reconnaître dans le malaise qui, au dortoir, me réveillait une heure plus tôt que la cloche, une vulgaire manifestation de la sous-alimentation générale ; ce n'était pas douloureux, à peine gênant, surtout étonnant. Je finis par saisir qu'il s'agissait quand même d'une plainte de mon organisme quand je m'aperçus que le bol de lait à peine ingéré, ce bizarre vertige disparaissait.

La nourriture insuffisante était en plus, souvent, de mauvaise qualité : il ne fallait pas être trop délicat : nous avons souvent eu la surprise de voir monter à la surface du liquide [...] des espèces d'asticots vigoureux qui cherchaient désespérément à éviter la noyade. Nous crûmes d'abord à une plaisanterie du cuisinier, mais un camarade bien informé nous expliqua que dans le lait en poudre comme dans la farine, pouvaient se glisser quelques parasites [...] à peine le nageur repêché à la petite cuiller, nous avalions, sans manières et sans grimaces hors de saison, le contenu du bol au demeurant fort clair. Ces asticots servaient d'ailleurs à organiser des courses dont le prix était une bille de verre : Une sorte de P.M.U. s'était même institué entre nous (nous étions huit autour des tables de marbre du réfectoire). Ceux que favorisaient les Dieux, je veux dire ceux qui étaient honorés par l'émergence d'une de ces bestioles, devaient les garder précieusement pour qu'elles finissent dans un vieux quart de soldat rempli d'eau cette épreuve de natation où l'on essayait tant bien que mal de les mettre en concurrence et dont le premier prix était une bille de verre. Mais c'est une chose bien connue que les petits pauvres savent beaucoup mieux s'amuser que les enfants de riches. Cette dernière réflexion de Pierre Fromageot, comme son parallélisme avec le "Banban" du "Petit Chose", révèle toute l'amertume restant dans les souvenirs de sa jeunesse marquée par toutes sortes de difficultés. La plupart des potaches du lycée de Nevers étaient justement des fils de familles riches ou tout au moins de familles aisées, mais il est exact qu'ils partageaient en quelque sorte la même « misère morale » de la vie au lycée telle qu'il la décrit, ce qui était certainement très proche de la réalité vécue subjectivement par beaucoup d'élèves.

Au réfectoire, les élèves s'organisaient pour la répartition équitable de la nourriture, c'était assez compliqué. Pierre Fromageot fait lui-même un commentaire sociologique intéressant. Les sociétés qu'ils (les élèves ... les enfants) constituent spontanément sont régies par des règles non écrites mais très rigoureusement observées. Le mouchard et le tricheur y sont honnis et rapidement neutralisés.

Il explique ainsi la « loi » de sa table : la priorité au plat changeait chaque jour, ce dont l'heureux élu se réjouissait longtemps à l'avance. Il ne faut pas croire que ce privilégié désigné par le calendrier abusait de son droit « ego primam tollo quia nominor leo¹¹ ». Il s'en fallait de beaucoup car ce pouvoir régalien était fortement limité par l'usage. C'était en effet au dernier de définir la quantité qu'au premier tour, chacun pouvait prélever dans le plat, une ou deux cuillerées selon l'abondance apparente, et nul ne pouvait s'opposer à son décret ; ce système quasi tribunicien fonctionnait si bien qu'il ne fallait souvent pas moins de trois ou quatre tours pour épuiser le plat.

Il y avait pourtant des petits malins qui essayaient, en rapprochant au maximum le plat de leur assiette, de transférer au moyen d'une sorte de raz-de-marée créé par un rapide mouvement du poignet, une grosse vague de produit dans leur écuelle. C'était particulièrement tentant pour la préparation à base d'algues que nous appelions pompeusement crème à la

¹¹ « Je prends la première (part) parce que je m'appelle lion » On voit que Fromageot avait appris par cœur cette fable de Phèdre (comme tous les potaches de l'époque) et s'en souvenait encore en son âge mûr. Idem pour l'allusion suivante aux « tribuns de la plèbe ».

vanille, dont le goût douceâtre ne décourageait personne, mais le gourmand n'était pas tenté de recommencer sa vilénie.

Discipline et indisciplines.

Qu'on en juge un peu ! Dans l'étude d'externat des sixièmes et cinquièmes, pour obtenir une mauvaise note, il suffisait d'un motif bien mince, un bavardage discret, une gomme lancée sans permission ou même, j'ose à peine y faire allusion, une "incongruité", tarifée zéro ; c'est ainsi qu'en langage châtié était répertorié, sur le cahier de l'Étude, le vent que par mégarde l'un d'entre nous laissait fuser. C'était cette litote qu'utilisait le maître d'étude pour définir le délit. Le cahier d'étude doit encore en porter témoignage. Cela eut au moins l'avantage, pour nous autres potaches, d'enrichir notre vocabulaire. Le coupable devait, bien entendu, se dénoncer sur le champ. Si nous avons eu la chance de manger des haricots ce jour-là, cela n'entraîne pas en ligne de compte et je crois bien avoir écopé un deuxième zéro la fois où naïvement, j'avais proposé qu'à côté du motif, on inscrivit cette "circonstance atténuante" sur le grand livre où étaient consignées nos turpitudes.

Nous ne pouvons vérifier, sur le Cahier d'Étude, ce motif de punition, puisque, à la suite du bombardement, toutes les archives du vieux Lycée ont disparu. Mais M. Fromageot, dans les extraits de ses *Mémoires* (non encore publiées) qu'il a bien voulu nous communiquer trace encore le portrait charge de deux répétiteurs.

Ah ! Cette Étude des Cinquièmes !

Le maître un licencié sanglé de noir qu'on eût pu prendre pour un théologien, quadragénaire aigri de n'avoir pas encore été jugé digne d'enseigner l'anglais aux externes, avec une tête blême, longue d'une aune et une mâchoire qui lui valait le surnom génial de caïman, se distinguait du vulgaire par une diction ampoulée, maniérée et funèbre, dont je ne sais trop ce qu'elle devait à l'imitation appliquée de la langue de Shakespeare. Car il inventait (ou plutôt, introduisait) des diphtongues en français, ce Diafoirus. Je doute en tout cas qu'aient pu être congénitales les modulations précieuses avec lesquelles il prononçait ses verdicts implacables. Bien plus tard j'ai compris que ce qui dictait cette férocité, ce pouvait être la peur. Je ne l'ai jamais vu sourire, même les soirs de "grande décale", à la fin des trimestres, où, à l'internat, la discipline se relâchait si bien qu'il nous arrivait de bombarder avec des billes le maître dans sa cabine de toile. Celui-là, espèce de zombie terrifiant d'inhumanité, était pourtant l'homme à qui on avait confié la surveillance de gosses abrutis par les devoirs, comprimés par un règlement vétilleux et affamés par les privations.

Ce personnage le conduisit à porter un jugement sévère sur certains éducateurs : *Je ne suis qu'un vieux pédagogue et je ne m'entends guère à sélectionner les compétences, ce qui m'a empêché alors qu'on m'en donnait la possibilité, d'entrer dans l'administration, mais je sais bien une chose, c'est qu'un adulte qui ne sait plus sourire et que ne désarmerait pas la gentillesse, même passagère, d'un gamin, s'est trompé de vocation et ne devrait pas se cramponner à sa chaire.*

À ce propos, Pierre Fromageot ajoute quelques réflexions personnelles qui nous replacent bien dans l'époque difficile pour tous de la guerre : *Il n'était d'ailleurs pas le seul à s'y cramponner, ce dragon. Les temps étaient durs, certes, et en dehors du S.T.O., de la Milice ou de la L.V.F., un intellectuel pouvait bien se trouver au chômage. Il est difficile de partir sur un échec, j'en conviens, mais je ne peux pas penser sans tristesse et sans confusion, à d'autres pauvres bougres, condamnés à ce dur métier de pion, et qui n'avaient su — ou pu — se libérer à temps.*

L'évocation de ce dur métier de pion nous renvoie à une époque plus ancienne, celle de Jules Renard et de Durieu et de leurs œuvres où ils évoquaient de même ces personnages à la fois haïs et misérables, ce qui prouve que leur condition n'avait pas fondamentalement beaucoup changé depuis les années 1880.

Le second répétiteur est celui de l'année suivante dans l'étude d'externat des classes de quatrième et de troisième, ce qui représentait une trentaine d'adolescents.

Le maître un quinquagénaire (mais peut-être lui accordé-je quelques années de trop, tant la grisaille du personnage, son teint blafard, ses yeux à l'éclat maladif et sa bouffissure souffreteuse l'éloignaient de nous), était, lui - aussi, bizarrement affligé d'une prononciation défectueuse et ridicule (au point que je me demande aujourd'hui, si le Rectorat ne suivait pas le

principe du moindre mal en nous les « affectant », lui et son collègue le « caïman », l'accent de Nevers n'étant pas en soi une merveille mélodique et ne perdant rien à se voir déformé par des influences étrangères, même pernicieuses). En l'occurrence, il chuintait [...] et escamotait presque ses "R" [...] les articulant si faiblement qu'ils devenaient des sortes de "L" mouillés et même quasiment bouillis [...] et pour moi qui venais d'un finage bourguignon où l'usage était de les rouler avec quelque prodigalité, ce petit travers d'avarice articulatoire semblait pratiquement une faute contre l'esprit [...] Il paraissait à peu près inoffensif, mais c'était [...] plutôt matoiserie que bonhomie et il s'efforçait, ce qui pouvait se comprendre en ces temps troublés, d'être parfaitement insignifiant, ce qui n'exigeait pas de sa part [...] des efforts de camouflage exagérés . Bref, la fadeur faite homme ; il n'y avait rien à redire à son pantalon rayé, style "Merlusse", et ses bottines noires montantes, elles aussi déjà désuètes, correspondaient en tout point à son statut de petit employé besogneux.

Nous aidait-il vraiment quand nous avions recours à lui pour un dépannage en version latine et en anglais où s'arrêtaient ses compétences ? Je doute que l'explication allât très loin ; je ne le vois guère passionné de pédagogie, car il se réfugiait vite dans la lecture de son quotidien derrière lequel, il paraissait somnoler. Il faut dire qu'une salle chauffée, était à l'époque un havre où l'on eût pu jouer les sybarites, loin des drames vulgaires et des échauffourées, si ces sacripants de potaches avaient consenti à vous laisser tranquille [...] On comprend que le déroulement monotone du programme quotidien incitait les plus malins d'entre nous à inventer des divertissements nouveaux. C'est ainsi que des "grands caïds" de troisième proposèrent de "bourdonner" dans l'étude de "Nonnieunieu", surnom que valait à notre répétiteur sa très originale prononciation.

L'emploi du temps et les études.

À propos de ce programme quotidien, cet ancien élève en a gardé effectivement le souvenir d'une monotonie insupportable. Un emploi du temps immuable, où la noria des activités s'inscrivait dans un hectare et demi. Nous passions du dortoir au réfectoire, du réfectoire à l'étude d'internat, de l'étude aux cours, avec les externes, des cours au réfectoire, pour le repas de midi, puis à la première étude d'externat avant les cours de l'après midi, auxquels succédait à nouveau l'étude d'externat, de 17 à 19 heures, avec les "externes surveillés", qui précédait le dernier passage au réfectoire, l'étude du soir, dite d'internat et enfin, le retour au dortoir glacial.

On a noté l'importance des études que les devoirs hâtivement faits et les leçons apprises à la va-vite n'arrivaient pas à combler. La vie du pensionnaire est triste et manque terriblement d'imprévu. Une fois bâclés les devoirs, il fallait se rabattre sur la petite bibliothèque "ad usum Delphini", dont je revois les rouges reliures, et tous n'étaient pas atteints par le vice impuni de la lecture. Point de foyer "socio-éducatif".

Il y avait, bien entendu, des récréations : J'ai omis les coupures qui nous permettaient de survivre : celles des trois récréations de la journée : une bonne demi-heure après le repas de midi, une heure de 16 à 17 et encore une pause, très agréable en été, - c'était (déjà) l'heure "allemande" - après 19 heures. Le foot en toutes saisons (j'ai usé une demi-douzaine de paires de chaussures, car le freinage brutal sur le sol sablé et en partie bétonné des cours était fatal aux semelles, même cloutées, et si ma pointure n'avait pas rattrapé celle de mon grand-père, je serais allé pieds nus ou en sabots) et les billes en été, ou plus exactement au retour des vacances de Pâques, quand nous étions surpris par les frondaisons exubérantes des tilleuls de la cour, que nous avions quittés chauves, quinze jours auparavant.

Les chahuts en étude et leur sanction.

Et il y avait aussi les chahuts plus ou moins organisés, comme le "bourdonnement" déjà évoqué : le jeu pouvait être efficace et cruel car il s'exécutait bouche fermée et il était quasiment impossible de déceler le musicien. Il avait été convenu qu'une partie seulement de l'orchestre attaquerait pianissimo cette partition de basses russes et que si "Nonnieunieu" quittait sa chaire pour capter l'origine du bruit [...] une autre partie, à l'opposé, reprendrait le bourdonnement au moment même où il s'éteindrait dans le secteur menacé, puis qu'après avoir promené notre pion [...] aux quatre coins de la salle, l'orchestre entier unirait ses forces pour

élever vers le Seigneur, la même note tenue miraculeusement. Ce qui fut fait. Écumant de rage, le répétiteur envoya chercher le censeur pour se plaindre à lui de cette émeute d'un genre nouveau.

Après qu'il eut relaté les phases préliminaires et ses essais infructueux pour localiser l'essaim opiniâtre des basses, je le vois encore dénoncer l'insidieuse généralisation du phénomène en désignant d'un ample geste circulaire l'ensemble de la ruche et bredouiller d'une voix chevrotante : "Nonnieunieu, Monsieur le Censeur, ça bouddonne paltout !"

Les sanctions collectives n'étant pas prévues par le règlement, le répétiteur se vengea en utilisant les moindres prétextes pour punir tous les élèves pris en faute les jours suivants dont notre narrateur. *Les jours suivants, le répétiteur, qui semblait avoir oublié l'incident, se contenta d'envoyer au piquet ceux qui paraissaient papoter assidûment ou ne consacrer à leur travail qu'une attention rêveuse. Ce fut mon cas. J'étais très capable physiquement de rester debout, le nez au mur pendant une heure ; mais intellectuellement, la situation n'est guère tenable ; malgré quelques clins d'œil complices et qui se veulent farauds, aux copains, l'ennui a vite fait de tisser dans une âme de treize ans, les redoutables toiles de la mélancolie. J'avisai, juste au-dessus de ma tête, suspendu à la patère, le chapeau du maître, un feutre marron que je revois encore et, à l'instar de Napoléon 1^{er}, j'entrepris de me couronner moi-même. Mes peu studieux condisciples eurent tôt fait de repérer mon manège et, à mon grand étonnement, le maître ne réagissant pas (je ne pouvais deviner ses pensées puisque je lui tournais le dos), je me crus autorisé par son silence, à poursuivre mes pitreries pendant au moins cinq minutes, après quoi, je fus noblement relevé de ma faction sans autre forme de procès.*

Quelle ne fut pas ma surprise, le lendemain, quand je dus me présenter chez le Censeur ! ... J'étais perplexe et devant la statue du Commandeur, qui me sommait d'avouer mes fautes « Qu'avez-vous encore fait ? », je ne trouvais rien de pendable [...] J'avais beau chercher, je ne me sentais coupable d'aucune de ces énormités qui pouvaient justifier à mes yeux une comparution aussi impressionnante, car elle me semblait réservée aux criminels endurcis [...] Je dus lui paraître idiot — ou très habile simulateur — car il aboya soudain : « Et le chapeau de Monsieur F... ? »¹². Je ne pouvais nier ; il y avait eu trente témoins et je me doutais bien que l'autre avait soigné son rapport. Je ne dus qu'à la protection du Proviseur, qui connaissait les ennuis graves que Vichy faisait à mon père, de ne pas être exclu du lycée : j'aurais été le bouc émissaire payant pour le chahut collectif. Je ne me doutais pas que j'aurais inauguré ainsi une belle carrière de lampiste qui n'est peut-être pas close à ce jour.

Signification symbolique de cet exemple.

L'intérêt de cette anecdote est de faire apparaître deux éléments fondamentaux pour comprendre la situation psychologique de la vie intérieure du lycée à cette époque. Le premier c'est le climat d'hostilité très courant entre surveillants et potaches. Comme le montrait déjà Louis Durieu en 1883, les relations d'attaque et de défense, des deux côtés, occupaient une bonne partie du temps qu'ils passaient ensemble, en étude ou ailleurs, coupées par des temps d'accalmie qui n'étaient pas exempts de méfiance car une nouvelle attaque pouvait se déclencher à chaque instant.

L'autre élément important est la surestimation par les maîtres et l'administration des moindres gestes des élèves. Ces gamineries que nous conte Pierre Fromageot, prennent une importance, aux yeux des élèves comme à ceux des adultes, absolument énorme. Leur dimension devient considérable, comme s'il s'agissait d'une transgression grave. On a l'impression qu'ils attendent à quelque chose de sacré.

Ici c'est particulièrement significatif. Toute la colère du Censeur semble symbolisée par son : « Et le chapeau de Monsieur F... ? ». Un objet appartenant au maître devient un objet sacré et jouer avec lui est considéré comme un attentat symbolique contre sa personne. De quoi s'agissait-il en fait ?, d'un élève pas assez attentif à son travail ou qui gêne par son bavardage celui de ses camarades, puis, mis au piquet, qui s'amuse avec un objet à sa portée en dérangeant à nouveau l'étude.

¹² Pierre Fromageot ne nomme pas ce surveillant mais d'après l'initiale, il ne peut s'agir que de M. Fleury, professeur adjoint et O.A. (Officier d'Académie). Les autres professeurs adjoints sont MM. Valois (O.A.) Néant, Michelfelder et Delattre. Les Maîtres d'internat étaient MM. Chassagne, Courtaux, Guénot et Le Panse.

Mais on voit bien que pour lui, ce jeu a une portée plus grande puisqu'il joue avec le chapeau du maître et d'ailleurs son jeu a bien dans son esprit, un sens parodique et transgressif puisqu'il s'en « couronne » à l'instar de Napoléon 1^{er}. Le chapeau devient un signe de pouvoir et le jeu, un défi au pouvoir établi. Et c'est bien ainsi que le Censeur semble le comprendre car ce qu'il lui reproche, ce n'est pas d'avoir perturbé le travail de ses camarades, mais d'avoir joué avec ce fameux chapeau. On constate ici une véritable paranoïa collective. Le lycée apparaît comme une sorte de temple où tout est sacralisé et toute infraction à la règle devient un sacrilège, une hérésie. La sanction envisagée, l'exclusion, le confirme, avec son caractère de rejet hors du « corps » sacré ou savant, ce qui est la même chose¹³. L'interprétation que donne Pierre Fromageot à l'intervention indulgente du Proviseur en sa faveur ne fait que souligner cette importance. Le Proviseur n'intervient pas au nom d'une minimisation « raisonnable » de l'infraction commise (Il ne faut pas exagérer) mais en prenant en compte une situation politique grave dans une nation en guerre (le combat de résistance contre la Collaboration) ce qui donne une dimension encore plus grande à cette gaminerie.

Les professeurs chahutés.

Les punitions ne décourageaient pas les "trublions" et Pierre Fromageot raconte d'autres chahuts, notamment dans la classe de dessin dont le professeur semble avoir été sa victime préférée, mais qui lui rendit la monnaie par une gifle magistrale au double sens du terme.

Notre professeur de dessin, un homme asthénique et un peu bohème, doué lui aussi d'une articulation veule et négligée ou — si l'on préfère — distinguée, n'était somme toute, comme nombre de ses confrères, qu'un artiste malheureux égaré au milieu des gamins. Je crois savoir qu'il « exposait ». Il était probablement malade, on disait même tuberculeux. Sa mine de papier mâché ne le recommandait guère à nos yeux de potaches qui n'avions pas de révérence particulière pour les peintres maudits (en avons-nous seulement entendu parler ?) et le papier mâché, qui n'était pas encore la matière première de géniales créations, pouvait tout au plus, par une banale association d'idées, nous inciter à la créativité un peu frustrée des boulettes. Si encore nous nous en étions tenus à ces divertissements éprouvés et puérils ...

Ce portrait éveillera peut-être des souvenirs précis aux anciens élèves de cette époque. Il n'y avait qu'un seul professeur de dessin « d'imitation » au Lycée, M. Soiro, qui d'après d'autres témoignages était effectivement assez chahuté. Était-ce l'appellation officielle du cours : *dessin d'imitation* qui par contamination suscitait la propension des élèves à imiter des cris d'animaux et autres bruits plus ou moins musicaux. Nous avons vu plusieurs fois dans l'histoire du Collège et Lycée de Nevers, que le professeur de dessin était souvent la victime des chahuts d'élèves. Il fut une époque où la Municipalité de Nevers vota un arrêté pour affecter un sergent de ville à la classe de dessin, afin d'y assurer la discipline. Un autre témoignage détaillé (quoique un peu romancé), celui de Louis Rolland (en littérature, Louis Francis) décrit une situation semblable pendant la guerre de 1914 – 1918. Le hasard seul fait que les témoignages les plus détaillés se rapportent à des périodes de guerre, le temps de paix n'était pas moins fertile en chahuts plus ou moins organisés, comme ceux que confesse ci-après Pierre Fromageot.

La nature m'avait doté d'un organe qui ne demandait qu'à s'employer. J'imitais, presque à la perfection, le cri du canard et les gargouillis accessoires que produit cet anatidé en cafouillant à la recherche de vermisseaux, filtrant en claquant du bec, la vase prélevée au fond de la mare. J'ajoute que je faisais très bien aussi la corne de brume. Je donnais donc alternativement, un échantillon de mes talents, mais plus volontiers, à tout propos et même hors de propos, je me transformais en canard. Surtout chez ce pauvre artiste barbu qui paraissait particulièrement sourd — encore qu'il ne fût sourd que d'une oreille — je l'appris à mes dépens.

Combien de fois ai-je pu lancer mon cancanement glorieux ? Je m'exerçais donc en toute quiétude, et très fier de mes variations récentes sur le palier de l'escalier — quand je reçus une paire de gifles retentissantes [...] Mes oreilles en sifflèrent longtemps et le volatile en resta coi. Ce traître de prof avait donc, après de longs recouplements, localisé l'émetteur et, probablement autorisé par le Censeur, réglé son compte, par des moyens physiques appropriés (encore heureux que nous ne fussions pas en période de chasse) à ce stupide Donald français dont la prometteuse carrière s'arrêta là.

¹³ C'est le sens du « *dignus est intrare in nostro docto corpore* » parodique, de Molière.

Mais j'eus ma vengeance un peu plus tard. Pour dessiner ou peindre commodément, nous pouvions appuyer notre carton à dessin sur un support dont la forme rappelait la lettre T et que nous nommions effectivement « un T ». À sa base un disque de métal assez lourd lui donnait la stabilité suffisante pour supporter également, suspendu aux branches horizontales, tout un attirail de règles, de compas et de timbales remplies d'eau destinée aux aquarelles. Ce qui donnait lieu à de jolies improvisations musicales quand passait un coup de tabac ou même une simple risée sur la rangée des élèves. On pouvait se contenter faute d'imagination, d'utiliser le T comme une dame de paveur en le laissant retomber par mégarde sur le pied du voisin. Enfin de nombreuses utilisations venaient à l'esprit de ceux qui en avaient, du manche de pilotage, à la clé géante de l'égoutier ou de l'employé du gaz, en passant — quel sacrilège — par la croix de Notre Seigneur où nous ne songions à crucifier que de médiocres effigies d'Hitler ou de Mussolini. Seuls ceux qui n'ont pas vécu l'époque peuvent ne pas se douter que la résistance comportait des variantes et des degrés infinis ...

J'eus l'idée de suggérer à mes camarades de rapprocher leurs tabourets et par voie de conséquence, leurs T, au point que chacun touchât le voisin. Je leur demandai aussi (il fallait bien s'assurer au préalable de leur complicité) de manœuvrer avec la régularité d'une file de voltigeurs, c'est-à-dire d'être capables de se renverser tous ensemble au premier boulet. J'allai me poster moi-même au bout de la rangée, face au maître, mais à gauche, car ma joue gauche se souvenait encore qu'il était droitier. Sur ce je commençai à chanter en canard — doucement d'abord [...] puis de plus en plus fort enfin, de manière à ce qu'aucune espèce de demi-sourd ne pût ignorer que l'animal imbécile récidivait.

La réaction du chasseur ne se fit pas attendre. Le barbu fonça sur moi et me colla un nouveau soufflet sur la joue gauche [...] Je feignis d'être déporté par le coup sur mon voisin de droite, lequel tombant sur son propre voisin, engendra un magnifique mouvement de dominos où nous nous effondrâmes tous l'un sur l'autre comme un fragile château de cartes. Si je ne suis pas devenu ce jour-là chorégraphe — même au prix d'une demi-surdité gauche, heureusement temporaire — c'est que l'orgueil n'a jamais inspiré mes vocations successives.

Il faut noter que les réactions physiques du professeur paraissent normales à l'élève. Il ne proteste pas contre les gifles reçues, châtiment courant aussi bien dans les écoles qu'en famille. Les enfants essaient seulement de les éviter autant que faire se peut. Leurs manifestations, bruits divers, chutes organisées, restent très puérides, mais, à leurs yeux comme à ceux des adultes, elles paraissent très importantes et très graves. Dans le récit des anciens élèves, habituellement, ce type de récit devient presque une épopée. Il n'y a qu'à voir les images militaires (empruntées d'ailleurs à l'histoire imagée des guerres napoléoniennes) que Pierre Fromageot utilise pour narrer la chute des pupitres et des élèves.

De même, pour sa consigne de trois jours au début des vacances de Pâques, il se compare à un *intellectuel embastillé* en invoquant les *mânes de Diderot et de Silvio Pellico*. Ces puérides révoltes contre les contraintes et les mesquineries de la discipline des lycées sont à la fois une protestation contre les aspects négatifs de la vie quotidienne et une manière de développer leur personnalité étouffée par le régime de potache. Mais il n'y a pas de révolte fondamentale, pas de refus du système éducatif lui-même qui n'est nullement remis en question dans ses principes et ses programmes. Tous ces éléments paraissent intangibles. Seules les conditions matérielles de la vie au lycée paraissent insupportables, et encore, par moments. Ce ne sera plus du tout la même chose vingt-cinq ans plus tard. Comme le remarquait Pierre Fromageot, la dénonciation du caractère napoléonien des lycées portera alors sur le fond du système d'enseignement, ses finalités, ses méthodes, ses programmes, et non plus sur la discipline formelle et tatillonne, ou sur les relations entre les élèves et les adultes.

Brimades entre élèves.

Les rapports entre les élèves n'étaient pas toujours aussi « policés » ni amicaux que le suggère l'équité de la distribution de la nourriture au réfectoire. En particulier en raison de la compétition pour les bonnes places aux compositions en vue des prix où le fair-play ne régnait pas toujours. Surtout évidemment entre les meilleurs élèves : *les cancre de mon acabit voyaient ces compétitions avec une indulgence amusée.*

Pierre Fromageot raconte une manœuvre fort déloyale pour éliminer un concurrent : *Un gaillard très intelligent dominait le lot (je revois encore ses yeux sombres brillants et globuleux*

accueillir tous les essais, de quelque niveau qu'ils soient, du classique à l'humoristique, des élèves (de toutes classes) qu'un effort littéraire pouvait intéresser. Hélas ! ...

Cette remarque désabusée pourrait être celle de tous ceux qui ont, à différentes époques, tenté d'inviter les lycéens à exprimer leurs idées. Le résultat est souvent décevant, rares sont ceux qui écrivent, même s'ils étaient les premiers à réclamer le moyen et la liberté de le faire, et ceux qui s'y essaient se découragent vite, devant la difficulté et surtout parfois, l'âpreté des critiques qu'ils s'attirent.

Mais sans nous préoccuper de la valeur "littéraire" des textes, nous essaierons d'y trouver des traces claires ou latentes de la mentalité de l'époque, et pas seulement des lycéens, en essayant de la situer par rapport aux réalités socio-politiques. Aimé Martin précise à ce sujet que *Jamais, je n'ai connu de dissensions graves entre les élèves, quelles qu'aient pu être les "affinités" des uns et des autres, ni assisté à aucune violence pour opposition "politique" (nous n'étions qu'en 1942)*. Cette remarque confirme d'ailleurs le climat de sérénité que le Proviseur s'efforçait de maintenir en dépit des vicissitudes matérielles du Lycée étudiées plus haut et du climat d'insécurité qui commençait à s'installer, même si les élèves n'en avaient pas une réelle conscience, comme l'atteste la circulaire du Proviseur aux parents d'élèves en 1941. Le changement de titre du journal pour le deuxième numéro atteste aussi du début de la censure¹⁶.

Le 1^{er} numéro (8 pages dupliquées à l'alcool, format commercial) est daté du 3 janvier 1942 et a comme titre *Le Jardin de Voltaire*. Les responsables en étaient Aimé Martin, Jacques Moreau et A. Dautrey. En page 7, Jacques Moreau justifie le titre en commentant la phrase finale de *Candide* : *Il faut cultiver notre jardin*. Il montre qu'on peut l'entendre comme un appel à la résignation et au repli égoïste sur son petit domaine ou comme une invitation à faire, modestement, chacun dans sa sphère, *un effort pour la raison, afin que les efforts de tous finissent par améliorer la vie des hommes*. Dans ce sens, il souhaitait que ce modeste journal soit un moyen d'action des lycéens en faveur de la *communauté*.

Notons au passage que, dans la mesure où il reprenait ainsi le commentaire fait en classe de l'œuvre de Voltaire (en insistant surtout sur son sens moral), nous trouvons là, la preuve que l'enseignement de cette époque évitait soigneusement et prudemment, tout éclairage des textes qui leur donnât leur véritable portée philosophique et politique. En l'occurrence, pour *Candide*, le rejet par Voltaire de la théologie et de la philosophie spéculative au profit de l'action pratique, politique, sociale et économique, sur le monde, *notre jardin*. Nous avons signalé la même stérilisation des textes, à propos d'un livre de prix sur les adversaires de Racine, où l'on évitait toute allusion à la querelle janséniste et à ses conséquences politiques.

Aimé Martin avait rempli les 4 premières pages avec le compte rendu d'une visite à la Bibliothèque et aux Archives municipales qui alors se trouvaient dans une partie de la Mairie actuelle¹⁷, sous la direction de son professeur de français de première, M. Fournier, visite guidée par Raoul Toscan, écrivain nivernais et auteur érudit d'une *Curieuse Histoire de Nevers*. Cette énumération admirative de leurs richesses a-t-elle incité beaucoup de lycéens à y abreuver leur curiosité ? C'était du moins ce que souhaitait le *reporter*. Remarquons aussi que cette initiative de M. Fournier n'était pas si courante. La pédagogie du lycée se renfermant le plus souvent dans ses murs.

Passons sous silence un très long poème de Jacques Moreau qui se voulait satyrique aussi bien que satirique. Nous avons remarqué une tendance générale du public comme des enseignants à apprécier ces exercices de versification sur des thèmes conventionnels (sérieux ou tournés en dérision). Il semble évident que l'auteur, ici, ne se prenait pas au sérieux mais tournait en dérision un genre de poèmes qui d'ailleurs abondaient dans les manuels. Aimé Martin précise que *Jacques Moreau était plutôt du genre provocateur*.

Oublions aussi un laïus anonyme d'inspiration patriotarde et assez pétainiste : *le sublime appel du grand soldat qui a fait à la France "Don de sa Personne" et qui invite les jeunes à faire de leurs vies un acte de Foi dans la France Éternelle*. Aimé Martin ne se rappelle pas *qui a pondu cet article, mais* (ajoute-t-il) *nous n'aurions jamais dû laisser passer ce poulet, parfaitement*

¹⁶ La BMN ne possède que le N°1 (2N 782), Les ADNN n'en possèdent pas. Cette étude et une photocopie des 3 numéros ont été remises à la BMN.
¹⁷ Rappelons que ce grand bâtiment avait été construit en vue d'y abriter uniquement la Bibliothèque et les Archives, mais les autres services de la Mairie s'y étaient aussi installés, provisoirement au départ, mais avaient fini par les reléguer dans les combles.

déplacé dans une publication qui se voulait plutôt primesautière et dont l'anonymat était assez choquant. On ne réécrit pas l'histoire et l'équipe de rédaction, en enregistrant cet article n'a pas dû y voir tout le sens que nous lui trouvons aujourd'hui.

Ajoutons qu'à cette époque (1942) la grande majorité des français étaient favorables au Maréchal Pétain et même des patriotes et des résistants lui étaient reconnaissants d'avoir évité, en signant l'armistice, l'occupation totale de la France. Certains se faisaient même des illusions sur sa politique vis-à-vis d'Hitler. Et quelques mois encore avant la libération, la population de Nevers l'avait applaudi lors de sa visite en ville. Les élèves des écoles avaient été conduits en rangs à cette célébration. Mais l'anonymat de l'auteur de l'article nous montre qu'il n'était pas assez hardi pour revendiquer la paternité d'un tel laïus, est-ce la preuve qu'il pressentait une hostilité latente ?

Le 2^{ème} numéro parut un mois après, le 5 février 1942, il avait changé de titre : *Le Jardin de Candide* et une manchette signée : *La Direction* en expliquait la raison. *Quand nous avons choisi pour titre de notre journal, "Le Jardin de Voltaire", nous ne pensions pas au démolisseur et au ricanneur légendaire que fut notre grand auteur français, mais à son héros : Candide. Pour éviter tout malentendu, nous avons décidé de changer ce titre. Candide pris entre l'optimisme de Pangloss et le pessimisme de Martin, toujours sage et réaliste, ne peut-il symboliser la jeunesse française actuelle qui doit aussi cultiver son jardin, le jardin de la France ?*

Cette volte-face permet de supposer que le nom de Voltaire avait suscité des réactions hostiles. Malgré le "coup de chapeau" à *notre grand auteur français*, l'empressement à changer de titre et le rejet de Voltaire comme *démolisseur et ricanneur légendaire* termes qui reprennent des images couramment utilisées par ses adversaires, sont significatives de l'état d'esprit officiel. Dans les manuels littéraires, si l'on admirait l'écrivain et surtout le dramaturge, l'auteur du *Dictionnaire Philosophique* et ses attaques contre le fanatisme religieux étaient "vertueusement" condamnés. On le rendait responsable de la Révolution et de l'athéisme ou tout au moins du mouvement antireligieux. Beaucoup d'ouvrages du XIX^e et XX^e siècle reprennent les images de Musset¹⁸ : *Dors-tu content Voltaire et ton hideux sourire ... Il est tombé sur nous cet édifice immense / Que de tes larges mains tu sapes nuit et jour ...* De toutes manières, Voltaire a toujours été rejeté par les "bien-pensants", et même les enseignants les plus "ouverts" prenaient des précautions pour expliquer ses textes afin de ne pas s'attirer les foudres des critiques.

Aimé Martin suppose que *les professeurs recevaient certainement à l'époque, des consignes pour éviter toute provocation ou allusion de la part des élèves, et notre titre a paru - bien qu'assez innocent et surtout littéraire - sans doute un peu trop tendancieux ; nous ne l'aurions pas modifié de notre propre initiative.* Ce commentaire est parfaitement éclairant. Les élèves sans doute n'avaient pas vu malice à placer leur journal sous l'égide de Voltaire, qu'ils admiraient sans doute, mais de même que le Proviseur alertait dès 1941, les parents, sur le danger que faisaient courir *certaines actes inconsidérés de nos élèves, inscriptions sur les murs dans l'établissement et hors de l'établissement, diffusion de tracts divers, etc...* On comprend la réaction de prudence des autorités du Lycée, à propos de ce titre, mais il est bien significatif de cette époque que la seule référence à Voltaire puisse être considérée comme une provocation.

L'éditorial de ce numéro remercie Raoul Toscan d'avoir signalé la parution du *Jardin de Candide*, au public nivernais dans un article publié dans *Paris-Centre*¹⁹ sous le titre : *Potache-Revue*.

Ceci nous amène à nous poser une question. Certains anciens élèves nous ont parlé, pour cette époque, d'un journal de lycéens intitulé *Potache Revue*. Nous n'en avons jamais trouvé trace et Aimé Martin en ignorait l'existence. Or il a bien existé une revue ainsi intitulée mais en 1889. Raoul Toscan devait la connaître. Elle était éditée à Nevers bien que son rédacteur principal, Maurice Legrand (Franc-Nohain) ayant quitté le lycée de Nevers l'année précédente, fût alors élève à Janson-de-Sailly²⁰.

¹⁸ In *Rolla*, IV^e partie, début.

¹⁹ Dans la rubrique : *Chronique d'hier et d'aujourd'hui*.

²⁰ La BMN en possède 2 numéros (3N 2260) Voir notre étude dans le chapitre correspondant.

Jacques Moreau relate en page 2 sous le titre *Le Lycée en promenade*, une visite aux ateliers de réparation des chemins de fer de Vauzelles. Les rapports des Proviseurs font état de temps en temps de visites d'usines organisées par tel ou tel professeur en s'en félicitant comme d'initiatives intéressantes quoique rares. L'ambiguïté du titre montre que les élèves ne voient pas très bien comment une telle visite s'intègre dans le cursus traditionnel des études et parlent de *promenade*.

Leurs impressions montrent bien que cet univers leur est complètement étranger, ils sont surpris, étonnés et admiratifs. La dernière phrase, subitement, fait référence à l'idéologie patriotique du temps : *Travail fatigant que celui de l'usine, travail fatigant et souvent minutieux, travail digne des Ouvriers de FRANCE*. Le Travail et la Patrie étaient en effet deux des thèmes que le Pétainisme s'était appropriés. Ceci ne veut pas dire que ces élèves partageaient cette idéologie mais que consciemment ou inconsciemment, comme celui de tout les français, leur langage en était imprégné.

Ajoutons à propos de cette visite d'usine, que leur organisation, en 1942, ne devait pas être facile, comme le souligne Aimé Martin, *la décision des professeurs de nous faire visiter des lieux intéressants était louable car il leur fallut sans doute obtenir des autorisations, non seulement de la hiérarchie, mais aussi des autorités*.

Le *Journal de Candide*, publie un texte de CAMI²¹, qui a imaginé une suite moqueuse au *Cyrano de Bergerac* de Rostand, un *Sixième acte*, publié pour moitié dans ce numéro et le suivant. Cyrano provoquant à coups de pamphlets les puissants du jour, suscite une pluie de bûches, dont il évite le choc grâce à un casque dissimulé sous son feutre, et dont il se sert pour alimenter sa cheminée. Cette fantaisie très ironique et frondeuse avait dû plaire aux élèves. Comment avaient-ils eu l'autorisation de la reproduire ? Peut-être ne l'avaient-ils pas demandée ? Mais leur intérêt pour cet humoriste souligne leur esprit frondeur aussi bien du point de vue littéraire que politique (en général), Cyrano étant bien l'incarnation du refus des compromissions et des "parvenus".

Sous un aspect ironique, Dautrey évoque une réalité de la vie quotidienne du Lycée, la distribution des biscuits vitaminés, organisée par le gouvernement pour pallier les insuffisances du ravitaillement général. Cette distribution, quel que soit le système mis en place par les administrateurs, a donné lieu dans tous les établissements à des chahuts ou des désordres festifs très variés. En voici donc un exemple en 1942 en classe de première.

Lutte épique autour de la caséine. Par Dautrey.

Dix heures et demie du matin. Le cours est terminé. Calme impressionnant. Pourquoi cette sagesse inaccoutumée ?

Depuis peu, le ravitaillement a songé aux pauvres travailleurs intellectuels, pour leur procurer force et santé. C'est l'heure de la distribution.

Chacun attend et guette. Voilà Gustave et sa boîte.

Les 40 gaillards se préparent à l'assaut. Par rangées, on s'approche de la précieuse boîte. L'ordre ne peut régner. Une vague de fond déferle sur les premiers rangs, bousculades, tamponnements, cris, vociférations, se font entendre, gémissements de quelques piétinés. Enfin un costaud a réussi à s'approcher du trésor ! Tête baissée, bras crispés, il plonge de toutes ses forces sur les premiers et cherche à s'approprier la précieuse manne. Mais comme de vrais négriers, d'autres s'élancent à leur tour : bataille rangée pour trouver le passage.

Enfin ça y est, la caisse est en possession de ces ventres creux !

Aussitôt, c'est le bruit infernal des mâchoires croquant avidement cette nourriture des Dieux.

21 Cami, Pierre-Henri, né à Pau en 1884, mort à Paris en 1958. Humoriste, passionné d'opérettes et de taumachie, débute comme rédacteur en chef du *Corbillard Illustré*, (*Bulletin des Pompes funèbres*) Doué pour la caricature et le théâtre, sa loufoquerie fut d'un niveau rarement atteint. Il avait acquis une renommée dès 1914. Créa des personnages burlesques (jusqu'à la deuxième guerre mondiale) comme *Loufcock Holmès* ou *César Rikiki*. Loué par Charlie Chaplin (*le plus grand humoriste in the world*), Jacques Prévert, Topor et beaucoup d'autres. Prévert proposa le terme de *Camisards* pour désigner ses Admirateurs ce qui renvoie à un esprit de liberté, de révolte et de résistance. Il a publié plus de trente volumes, il fonda l'*Académie de l'humour* et tint *La semaine Camique* dans *L'Illustration*. Certaines de ses boutades d'un humour noir, sont restées célèbres : *Comme je deviens sourd, je n'entendrai pas sonner ma dernière heure*. Comme c'est le cas pour beaucoup de journalistes ou d'humoristes dont l'œuvre est très liée à l'actualité, Cami a été vite oublié et n'est plus connu que par ses Admirateurs, de son époque, ou les spécialistes. Jarry serait-il encore connu aujourd'hui s'il n'avait pas créé le personnage d'*Ubu* ?

Appétit assouvi, les premiers laissent la place aux suivants, pour les pauvres débris. La caisse gît comme une épave. Vide !!!

Mais déjà dans l'esprit des mal-servis, des affamés, se forme dès à présent un nouveau plan d'attaque pour le lendemain ...

Note de la Direction.

Cet article ne nous est parvenu que très tard ? Nous avons jugé bon cependant de le faire paraître.

S'il évoque pour vous des temps heureux et vous cause une crise de regrets, ne vous en prenez qu'à son auteur, car depuis la rentrée le Ravitaillement nous délaisse. Cette situation est intolérable !

OU SONT PASSÉS LES BISCUITS ??

Nous voulons le savoir et avons dépêché pour cela un de nos meilleurs limiers.

Ceci est le seul témoignage que nous ayons de cette distribution de biscuits vitaminés, et nous n'avons pu identifier l'agent de service, Gustave, qui paraissait populaire.

La violence dans les stades déjà !!

Dans ce même numéro, Jean, Lauvaux déplore que les parties de rugby, au Pré Fleuri, soient le théâtre de violences en tout genre et que les adeptes de ce sport manquent de véritable culture sportive et intellectuelle et il appelle au *respect de la personnalité humaine*.

Aimé Martin dans le numéro suivant reprendra la même critique à propos des derbys Nivernais Orléanais, sur le terrain de Vauzelles, au cours desquels le public nivernais avait fait preuve d'un chauvinisme inadmissible et appelle lui aussi au fair-play.

L'Ecclésiaste disait déjà : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.*

Dans le numéro 3 paru le 20 mars, A. Dautrey rend compte d'une interview du Maire. Il semble qu'il ait surtout parlé de la révision des noms des rues, de projets d'embellissement de la ville pour *en faire un grand centre pour les Arts et pour le tourisme* et de la place que les jeunes lycéens pourraient prendre dans ce projet.

Or justement, le Maire, le Docteur René Le Droumaguet fit paraître un opuscule sous le titre *Quelques Aspects de la Vie Municipale en 1942*²² qui contenait plusieurs extraits de presse parus au cours de l'année. Parmi ceux-ci, son rapport au Conseil municipal sur *La Révision des Noms des Rues*, son allocution pour l'*Exposition des Métiers et des Arts Nivernais*, ce qui rejoint bien les thèmes développés avec les lycéens et aussi son discours de Distribution des Prix au Lycée, du 13 juillet 1942, où il commence par évoquer ses souvenirs d'ancien élève (promotion 1914) et les distributions de prix de cette époque.

Une silhouette de pion : Patron Droual.

Il s'agit sans doute du surnom donné au surveillant de la deuxième étude. Son départ en cours d'année attriste ses élèves. *Une triste nouvelle au Bahut : "Patron Droual" nous a abandonnés pour aller à Belfort.* Il semble qu'un autre surnom lui avait été attribué : *"l'allumette" [...] ce matheux distingué, avant-dernier de la race de ceux avec lesquels on pouvait rire sans risquer beaucoup. À sa faculté, agréable pour nous, de ne pas entendre le bruit, il joignait un cœur d'or ; cherchez en vous-mêmes [...] Combien d'heures de colle vous-a-t-il promises ? Combien en avez-vous fait ? ...*

Il s'agissait de Drouot²³ *répétiteur charmant s'il en fut [...] surnommé "le Patron" par les internes*²⁴ *et ce ne fut pas le seul ...* Que voulait dire l'auteur de l'article en le présentant comme *l'avant-dernier de sa race* ? Quant à la transformation du nom de Drouot en Droual c'était une des caractéristiques de l'argot des potaches dans lequel bureau devient bural et Proto (Proviseur) devient Protal et tout à l'avenant. En est-il toujours ainsi ? C'était en tout cas ce qui se passait au temps où nous étions interne dans les années 1949-1951.

Ce numéro offre également le début d'un roman policier : *Dans les coulisses de la Conciergerie* d'Aimé Martin, dans un style farfelu, qu'en notre temps, nous appelions le *roman*

²² Ville de Nevers, éditions Chassaing, Nevers, s. d.

²³ À propos de la déformation de la terminaison du nom : (o) en (al), nous signalons que cela fait partie de l'argot des potaches, nous parlions du *bural*, du *tablal*, le proviseur ou *proto* devenait le *protal*, etc...

²⁴ Renseignements fournis par Aimé Martin. Drouot figure dans la liste des professeurs Adjoints et répétiteurs sur le palmarès de juillet 1941. Étant parti en cours d'année son nom ne figure plus sur le palmarès de Juillet 1942.

Il raconte l'arrivée à Paris et la traversée de la ville : *un Paris occupé et dont les panneaux de signalisation en allemand, noir sur blanc, défiguraient tous les carrefours. Des soldats verts arpentaient les rues ...*, le déjeuner au Lycée Saint-Louis, le petit train de la gare du Luxembourg, le stade de la Croix-de-Berny, le match enfin. *Ce fut alors, rapidement, la réalisation du rêve fou qui nous habitait depuis des jours. En effet, nous allions vite prendre la direction du jeu à notre avantage. Denti, sur la touche bondissait pour nous prodiguer ses encouragements. Quatre buts à zéro : Denti eut toutes les peines du monde à nous calmer pour nous ramener en temps voulu à la gare de Lyon pour rentrer à Nevers.* Il évoque le chahut pendant le voyage, l'arrêt dans un café en arrivant à Nevers pour arroser la victoire. *Le couvre-feu (23 heures) approchant, Denti parvint avec peine à nous extraire du bistrot [...] notre irruption dans le dortoir déclencha une fête et un chahut mémorable que le pion de service ne calma qu'après au moins deux heures d'efforts.*

L'évocation du couvre-feu nous ramène aux dures réalités de la guerre et plus encore la conclusion de Paul Ouard : *la photo de notre équipe victorieuse fut accrochée à une place d'honneur dans le parloir. Deux ans plus tard, elle était ensevelie à tout jamais dans le bombardement.*

Cette équipe se composait de Thomas - Ouard - Maître - Laprévoté - Planche - Belin - Perrier - Chastagner - Chassagnon - Vauthier - Mollet.

1942 - Jacques Bourdillon

J'avais fait mes études secondaires classiques au Lycée de Nevers de la huitième à Math-Élem et j'appartiens à la promotion 1942. Ainsi se présente Jacques Bourdillon²⁶.

Son père, Charles Bourdillon, exerça la médecine à Nevers de 1927 à 1963 et les vieux Neversois le connaissaient bien. Ses deux sœurs firent leurs études au Collège de Jeunes Filles de Nevers. L'une exerça la médecine à Nevers comme neuropsychiatre, la seconde a été professeur de dessin dans la région parisienne.

Originaire de Marseille (Bouches-du-Rhône) il entre en huitième en 1933 où il décroche le Prix du Tableau d'honneur. En septième, il a le Prix d'Excellence qui lui est chipé en sixième A1 par Jacques Deschamps (de Clermont-Ferrand, Puy-de-Dôme) à qui il le reprend en cinquième : *(il) avait été mon principal rival en sixième et cinquième ...* Deschamps quitta le lycée après la quatrième. Plus tard il le retrouvera à Polytechnique, puis à l'École Nationale des Ponts et Chaussées et enfin au Maroc dans les années 1960 : *dans le Maroc nouvellement indépendant, il occupait les fonctions de secrétaire général adjoint du puissant ministère des Travaux Publics. Il eut par la suite des responsabilités importantes : la RATP, l'EPAD, la Société des Autoroutes du Nord et de l'Est de la France.*

Jacques Bourdillon toujours en tête de classe obtient le Bac 1^{ère} partie (série A) en 1941 (mention Bien) et la 2^{ème} partie (série Mathématiques) en 1942 (mention Bien).

Il se souvient tout particulièrement de deux de ses professeurs : *mon professeur de Première (français-latin-grec), Édouard Harris, le père de Jean-Pierre et d'André Harris bien connus des nivernais, qui nous fit aimer Démosthène et Aristophane, (Bourdillon réussissait particulièrement bien en grec où il eut le 1^{er} Prix) et qui sut entretenir chez ses élèves un esprit de résistance à l'occupant nazi. J'ai fait partie de l'équipe d'anciens élèves qu'Édouard Harris conduisit au cœur du Morvan pour faire à Champallement des fouilles archéologiques sur un gisement gallo-romain. Je n'étais plus sur les lieux lorsqu'il contracta par une blessure stupide la septicémie qui devait l'emporter, mais je me souviens de la consternation qui nous envahit lorsque nous apprîmes la triste nouvelle.*

L'autre professeur est celui de mathématiques en classe terminale : *un éblouissant professeur de math'elem d'origine vietnamienne, Daniel Pham qui me fit tellement apprécier les sciences mathématiques (la géométrie, l'arithmétique, l'analyse, l'astronomie ...) que j'abandonnai le latin et le grec [...] j'ai acquis au cours de cette merveilleuse année une profonde considération pour le Vietnam et ses habitants (je ne savais pas alors que des événements tragiques allaient opposer la France et le Vietnam pendant une décennie).* Daniel Pham après Nevers enseigna plusieurs années à l'université de Caen.

Nous avons déjà cité plus haut, ce témoignage sur ces deux professeurs.

²⁶ BL Amicale N°1 / janvier 1997.

Il évoque également²⁷ d'autres professeurs dont il a gardé un excellent souvenir : *la première de toutes a été Mlle Gallet, mon professeur de huitième*²⁸, *suivie dans ma mémoire par Mlle Clémencet, mon professeur de septième. L'entrée en sixième aura été pour moi un événement avec la découverte du latin avec M. Regard et de l'allemand avec M. Gardette. J'ai gardé le meilleur souvenir de Mme Camille Genevois qui fut mon professeur de français et latin en cinquième [...] J'évoquerai aussi M. Martinat professeur de lettres en quatrième avec qui j'ai commencé le grec et M. Thevenot professeur de seconde avec qui nous avons traduit des passages entiers de l'Odyssée. J'ai gardé un excellent souvenir de MM. Denisau (maths), Lesnes (physique et chimie), Motard (sciences naturelles)²⁹, Méry et Danton (histoire et géographie) et de Charles Denti (éducation physique).*

Finalement quand il se demande quels sont les professeurs qui l'ont le plus marqué, il en cite trois : *Édouard Harris, Daniel Pham et Camille Genevois : je leur dois beaucoup : une certaine morale personnelle, le goût de l'étude, le doute cartésien, une grande partie de ce qui constitue encore aujourd'hui ma culture gréco-latine et scientifique. D'une certaine manière je leur dois presque toute ma carrière professionnelle.*

Jacques Bourdillon, après les classes préparatoires au Lycée Saint-Louis, entra à Polytechnique puis passa aux Ponts – et - Chaussées et fut nommé à Conakry et continua sa carrière dans les Colonies jusqu'à leur indépendance (1962). Il y continua ensuite son travail dans le cadre de la coopération et d'abord au Maroc où il retrouva Jacques Deschamps puis plus tard en Arabie Saoudite (pour la construction d'une *Maison de la Télévision*), où il retrouva également un autre ancien du Lycée, Robert Bourgeot (1936) qui était le chef de mission. Celui-ci, originaire de Saint-Honoré-les-Bains, entré au Lycée en 1932, comme externe, en classe de troisième, trusta les prix d'excellence jusqu'en terminale où il enleva en plus, plusieurs prix spéciaux dont le très convoité *Prix de l'Association des Anciens Élèves* et obtint le Bac 2^e partie (série mathématiques), *(il) avait été l'un des principaux promoteurs de la télévision en couleurs en France.*

Jacques Bourdillon, au cours de sa carrière, travailla donc successivement en Guinée coloniale (sept ans) *port de Conakry, routes, projet de Boké*, au Maroc indépendant (cinq ans), *à la grande époque de l'Office National des Irrigations et de la reconstruction d'Agadir, village de vacances de M'Diq ; vingt cinq ans au service de la Coopération Française au sein du groupe de la Caisse des Dépôts et près de dix ans au service des affaires internationales du Ministère de l'Équipement et des Transports, dans un grand nombre de pays, notamment du Maghreb (Tunisie, cité Ibn Khaldoun, aménagements touristiques ; Algérie, port d'Arzew ; de l'Afrique Subsaharienne, de Madagascar, Université de Tananarive, aménagement du lac Alaotra, logements économiques ; Côte d'Ivoire, logements économiques, Université d'Abidjan ; Sénégal, Hôtel Méridien, immeuble de la BCEAO, société sénégalaise d'armement à la pêche ; Niger, Cimenterie de Malbaza ; Cameroun, logements économiques, aménagement de la route Yabassi Bafang, Université de Yaoundé ; du Moyen Orient : Iran, barrages de Jiroft et de Minab, aménagement de la province du Khorassan ; Arabie Saoudite, Maison de la télévision de Riyadh, lycée technique de Djeddah ; Liban, piste aéroportuaire de Kléiate, égouts de Beyrouth ; Syrie, programme de routes et autoroutes ; d'Asie, Indonésie, aménagement touristique de Bali ; et d'Amérique Latine, Brésil, aménagement hydro-agricole du Nordeste ; Argentine, marché gare de Buenos-Aires ; Colombie, aménagement de la Savane de Bogota ; et aussi en Martinique, aménagements touristiques , hôpital ; Guadeloupe, Rénovation de Pointe à Pitre, Zone industrielle de pointe Jarry, zone touristique de Bas du Fort, village de vacances ; Réunion, Hôpital de Saint-Pierre, village de vacances de Saint-Gilles ; Polynésie, logements aéroport de FAAA . Il a aussi dirigé la publication de plusieurs ouvrages portant sur la politique des transports.*

Son parcours est intéressant, en particulier par l'image qu'il donne de la politique internationale de la France, qui est trop souvent ignorée par les citoyens français eux-mêmes, parce que peu spectaculaire et peu mise en valeur, mais qui agit sur le développement économique, partout dans le monde. Le palmarès de Jacques Bourdillon, illustrant l'un de ses aspects, celui des transports et de l'équipement des territoires. Il est l'un de ces très nombreux

²⁷ Correspondance personnelle.

²⁸ En 8^e : année 1933-34, prix de langue française, 6 fois nommé ; en 7^e : prix d'excellence, de français, d'histoire, 8 fois nommé.

²⁹ M. Motard n'est resté que deux ans au lycée de 1936 à 1938.

ingénieurs et hauts fonctionnaires que le gouvernement charge directement ou par le biais de sociétés semi-publiques de toutes sortes de missions économiques un peu partout dans le monde. La liste des réalisations menées par Jacques Bourdillon ou auxquelles il a participé, peut paraître une sorte d'inventaire à la Prévert, mais elle illustre bien la polyvalence des ingénieurs sortis de nos grandes écoles. Leur activité, outre qu'elle engage celle de beaucoup d'entreprises françaises de BTP, sert aussi à étendre ou conforter l'influence politique française dans le monde, même si, comme souligné plus haut, l'activité de ces ingénieurs et hauts fonctionnaires reste peu connue du grand public.

Cet ancien élève a poursuivi ainsi une carrière d'ingénieur haut - fonctionnaire, hors de la métropole, comme bien d'autres. Son témoignage est particulièrement intéressant sur plusieurs points, d'abord le souvenir de son année de terminale *cette merveilleuse année*, ce qui, étant donné les circonstances tragiques de l'époque pourrait paraître surprenant. Mais le Lycée avec ses études, ses rites ne constituait-il pas en quelque sorte un monde un peu à part de celui de la guerre et de l'occupation. Nous l'avons remarqué à propos des devoirs des élèves de Première d'Édouard Harris, même s'il *sut entretenir chez ses élèves un esprit de résistance à l'occupant nazi*. Les fouilles de Dompierre continuées malgré les circonstances ou en liaison avec elles, en témoignent comme on le verra ci-dessous.

L'autre élément est l'admiration et l'attachement que savaient inspirer certains professeurs qui influençaient largement leurs élèves. Jacques Bourdillon avoue que Daniel Pham l'a orienté vers les sciences mathématiques. Ce qui suscite aussi *un regret : "n'avoir pas traduit la Guerre du Péloponnèse de Thucydide" Peut-être est-il encore temps ...* et il reconnaît que *la gymnastique de la version latine et du thème grec m'ont beaucoup apporté, et ont contribué autant que les mathématiques à façonner mon esprit, à le rendre apte au raisonnement ...*

Nous insisterons aussi sur l'importance qu'il donne à ses premiers professeurs : Mlles Gallet et Clémencet dans les classes primaires et ses professeurs de premier cycle surtout Mme Genevois. Souvent les anciens élèves se souviennent surtout de leurs professeurs des classes supérieures mais l'influence des maîtres des classes élémentaires et du 1^{er} cycle est souvent déterminante dans la formation du caractère et de l'esprit du futur bachelier. Il est remarquable que parmi ceux-ci, trois femmes aient joué un rôle prépondérant.

Enfin, dans son "bilan" nous remarquerons que pour lui, l'acquis important de ses études secondaires, n'est pas une somme de connaissances diverses, mais bien plutôt la formation de son esprit, de son caractère, l'orientation de sa culture. Ceci montre bien que nos élèves ne sont pas au lycée, malgré tout ce dont on nous rebat les oreilles, pour seulement "apprendre", ni même pour "apprendre à apprendre", mais à travers leurs études et la personnalité de leurs maîtres, pour forger leur personnalité et construire leur propre système de valeurs.

Vacances d'été 1942 - le Service Civique Rural - les fouilles de Champallement.

Marino Carnevale (1944) raconte ces curieuses vacances d'été :

À la fin de l'année scolaire 1941-42 (j'étais alors en 2^e B) une bonne partie de ma classe fut astreinte au Service Civique Rural. Un très court stage d'information (je n'ose dire de formation car ni le salut aux couleurs, ni les baignades dans l'eau très fraîche de l'Yonne ne nous préparaient au travail de la terre) eut lieu à Clamecy où nous étions logés dans des baraquements le long de la route d'Armes (26 au 31 juillet 1942).

À la sortie ce stage, nous apprîmes que des fouilles archéologiques se poursuivraient au cours de l'été près de Champallement, dans la propriété, sauf erreur, du Docteur Coursier, et que nous pouvions nous porter volontaires, l'activité correspondante étant d'autant plus compatible que nous allions rester éventuellement à la disposition des agriculteurs du coin qui pouvaient nous employer occasionnellement. Le travail était très dur pour nos maigres bras de citoyens et de pensionnaires, mais la table était abondante et ne manquait ni de pommes de terre (rares depuis quelque temps au réfectoire) ni de lard dont on s'était désaccoutumé.

Mais ce qui entraîna une adhésion inconditionnelle dans nos rangs, ce fut la personnalité du chef des fouilles, craint par certains, admiré par d'autres, connu de tous, notre professeur Harris.

J'ai passé dans ce cadre, quelques semaines inoubliables, avec baignade dans l'étang voisin, moins froid que l'Yonne, mais peuplé de sangsues, chasse au dahut, et surtout un super climat d'amitié.

De cette époque heureuse ne me restent que deux souvenirs, deux photos dont les légendes consignées au dos sont, pour la première : Champallement, Août 1942, À la Piaule (École communale désaffectée), et pour la seconde : En promenade : Montenoison.

Comme la quasi totalité des participants à ces fouilles étaient des élèves du Lycée, il serait intéressant d'avoir une étude plus complète sur cette activité qui, étant donnée la personnalité d'Édouard Harris devait avoir tout de même un sens patriotique. Certains anciens affirment qu'un élève y aurait été arrêté, la Milice ou la Gestapo ayant retrouvé chez lui une arme, un revolver d'ordonnance. Mais les propos à ce sujet restent évasifs.

C'est le seul témoignage recueilli sur ce *Service Civique Rural*. Était-ce une variante des *Chantiers de Jeunesse* ? Encore une fois, malgré l'atmosphère dramatique générale, nous notons que cette époque est revécue sur le mode du souvenir comme une *époque heureuse*.

Peut-être que l'un des éléments les plus forts de la résistance à l'occupation et à tout ce qu'elle entraînait, était cette capacité des jeunes gens au *bonheur*. Le bonheur, *invention de la Révolution*, est peut-être aussi la clé d'un avenir meilleur malgré tous les dangers qui le menacent.

1942-1943 - Un exemple de chahut organisé.

L'aspect dramatique de la situation politique n'empêchait pas les manifestations assez traditionnelles de chahut. Ce même "ancien" évoque lui aussi (comme Pierre Fromageot) l'ambiance des cours de dessin en 1942-43, que deux élèves, pudiquement désignés par des initiales : M.A. et M.C. avaient décidé d'agrémenter d'un peu de musique. *Il fallait trouver l'instrument [...] l'anche habilement séparée du corps d'une trompette d'enfant fit parfaitement l'affaire, elle se glisse très facilement sous la langue après usage. L'association - un élément souffleur à chaque extrémité de la classe - fit merveille [...] jusqu'au jour où M.A., malade, ne put assister au cours. M.C. ne pensa pas un seul instant qu'il était devenu l'homme seul sur qui fondent, c'est bien connu, tous les malheurs³⁰. Un coup d'œil à droite, un rapide regard à gauche, et une harmonieuse vibration s'éleva [...] Las!, le professeur (Monsieur S.³¹, tout le monde s'en souvient), était justement dans son dos en train de vérifier l'élégance des traits jetés sur la feuille de Canson ! M.C. fut, poliment, mais très fermement, invité (par des personnes vraisemblablement, totalement imperméables aux essais artistiques) à méditer dans la douce quiétude familiale, et ce pendant une quinzaine de jours, sur les inconvénients à mélanger les genres... Quinze jours d'exclusion pour des bruits intempestifs en classe, la sanction était sévère, il est vrai que ces manifestations duraient depuis fort longtemps.*

Juin 1943 - Le monôme du Bac.

Tous les ans, les épreuves du baccalauréat donnaient lieu à un traditionnel monôme qui pouvait prendre diverses formes, selon les qualités, variables d'une année sur l'autre, de l'imagination des lycéens. Assez régulièrement, à l'issue des épreuves écrites, les candidats allaient en procession, casser, rituellement, leurs encriers, sur la statue de la République, qui s'élevait avant sa destruction dans les années soixante au milieu de la place du même nom (ou place ducale). Le bruit, les cris, les chants plus ou moins paillards, le chahut, les déguisements parfois, accompagnaient le monôme, dont la réédition annuelle n'effrayait plus les « bourgeois », qui se souvenaient, sans doute avec nostalgie, en regardant défiler leurs enfants, de leurs propres débordements, selon leur avis, sûrement plus remarquables encore. *Ah de mon temps, Monsieur, c'était bien autre chose !*

L'évocation de celui de 1943 donne une idée de ce qu'ils pouvaient représenter habituellement, mais cette date lui donne un relief particulier. Pendant l'occupation, ces manifestations traditionnelles de "potaches" pouvaient prendre, vu les circonstances, des significations plus "suspectes" et avoir de graves conséquences. Cela aurait pu être le cas du "Monôme du Bac" en juin 1943. Le voici raconté par un des participants, Marino Carnévalé³².

³⁰ "Malheur à l'homme seul", c'est dans la Bible.

³¹ Il s'agit de M. Soireau.

³² Marino Carnévalé-Mauzan *Un si long été*, Gières 2001 p. 53 et 54 et BL Amicale N° 1 / janvier 2001. Dans cet article Carnévalé parle du cinéma Royal, c'était une erreur de sa part.

Les dernières épreuves terminées, un brouhaha était né spontanément parmi tous les lycéens qui avaient envahi la partie nord de la rue du Commerce, c'est-à-dire autour de la grande porte du "bahut" sur laquelle étaient traditionnellement affichés les résultats des examens.

Ce brouhaha s'était rapidement transformé en un monôme qui se mit à suivre la tradition de tous les monômes : nous déambulâmes donc dans les magasins les plus achalandés. Mais monôme rimant avec monotone, il nous fallut bientôt chercher autre chose. L'un d'entre nous eut-il le regard accroché par une affiche de cinéma ou bien un cinéphile eut-il la bonne idée : il fut décidé que nous irions incontinent voir "Les aventures de Bécassine" au cinéma Majestic.

Dans l'entre-temps, des éléments de déguisement nous arrivèrent par je ne sais quelle voie et je me trouvai affublé d'un magnifique huit-reflets que nous appelions irrévérencieusement "chapeau-claque » prêté pour l'occasion, par Georges Delarue.

Et nous voilà parti en direction des guichets : je n'ai pas souvenir d'avoir fait l'obligatoire queue qui aurait dû précéder l'entrée. Je crois plutôt que c'était pour nous la poursuite du monôme et qu'après un peu de charivari, nous aurions continué notre cheminement à travers la vieille ville. Avec nous nous avions un invité d'honneur : c'était le squelette appartenant au cabinet de sciences naturelles, comme on disait alors, de l'école Saint-Cyr, dont un grand nombre d'élèves des grandes classes nous avaient rejoints spontanément afin d'apporter son concours, un concours hautement apprécié.

Ce squelette avait pour nom Oscar³³ et nous comptions sur lui pour faire sensation : il n'attendait que cela ! Il était encadré par de solides gaillards tant et si bien que la jeune femme qui aurait dû faire un contrôle désormais hors de sa portée l'aperçut, ouvrit toute grande la bouche et choisit la meilleure attitude : ne rien dire et ... laisser passer.

Afin de donner plus de piment à notre expédition, nous avions d'emblée choisi le balcon qui surplombait les sièges du rez-de-chaussée. Une fois installés dans un désordre indescriptible nous commençâmes à faire circuler Oscar. Une coxalgie aussi grave que subite fit que, à peine engagé entre deux rangées de sièges, il perdit une jambe. Celle-ci partit dans le sens opposé, tout cela au grand dam de ceux des spectateurs qui, non avertis, s'étaient eux aussi, installés dans la partie supérieure de la salle.

Très vite le chahut devint détonnant et le directeur interrompit la projection afin de nous exhorter au calme. Mais ce fut peine perdue. Bien entendu nous étions tellement occupés à inventer de nouveaux moyens de nous faire remarquer et de les réaliser, que le maître de céans dut intervenir encore à plusieurs reprises, sans du reste, obtenir aucun succès.

Le film n'intéressait aucun de nous ; mais lorsqu'on aperçut sur l'écran un personnage inattendu, un autre squelette, ce fut un délire. Nous avions volontairement perdu la trace d'Oscar, jalonnée de temps à autre par des cris d'effroi. Par une logique tortueuse, nous prétendions maintenant qu'on nous l'avait volé [...] et qu'on l'avait contraint à entrer dans le film, d'où les hurlements : "Rendez-nous Oscar ! "qui fusaient d'un peu partout.

Après une nouvelle interruption du spectacle, il fut décidé que nous allions quitter la salle et chercher fortune ailleurs. En arrivant à l'issue de secours jugée plus sûre pour une fuite en bon ordre, nous nous aperçûmes qu'elle était bloquée par des gendarmes ce que nous n'avions nullement prévu. Ce fut le sauve-qui-peut général.

À l'exception d'une dizaine d'entre nous qui étions plus ou moins masqués ou costumés, personne ne fut inquiété. Quant au petit groupe de délinquants avérés, dont Georges Delarue à qui je devais mon splendide couvre-chef, il fut conduit au commissariat de police, près de la place Carnot. Un seul d'entre nous, magnifiquement costumé il est vrai, échappa à cette rafle pour rire : mon vieux camarade Tony Borrueil, grimé et déguisé en jeune fille, ne fut repéré par aucun des policiers et s'éloigna en toute tranquillité dans sa robe affriolante aux tons pastels.

Pendant qu'on nous menait au commissariat, non seulement presque tous les lycéens et les élèves de Saint-Cyr de notre groupe nous suivirent, mais ils ameutèrent des indifférents de rencontre tout heureux de pouvoir, à peu de frais, participer à un vrai chahut de collégiens : ils emboîtèrent donc le pas.

³³ Surnom donné traditionnellement (mais nous avouons n'en point connaître scientifiquement l'origine et la raison) dans tous les lycées, collèges et autres établissements secondaires, au squelette qui figurait obligatoirement dans tous les cabinets de sciences naturelles et que les potaches, non moins traditionnellement et malgré les précautions administratives, conviaient à toutes leurs manifestations.

Au milieu de cette intervention policière, il se passa un épisode burlesque que rapporte Aimé. Martin : *La confusion régnait dans le hall du Majestic après l'interruption de la projection de "Bécassine". Des éléments de la Maison Poulaga essayant de canaliser, dans la mesure du possible sans brutalité, les éléments braillards et plus ou moins déguisés qui terminaient là une journée bien remplie par un monôme du tonnerre !. Seul Oscar restait calme [...] Un agent de police avise à mes côtés, un camarade coiffé d'un magnifique gibus, et lui demande : "Alors, c'est Carnaval ?". La stupéfaction s'est brutalement manifestée sur le visage ordinairement serein et poupin de notre (futur) distingué universitaire, nuancée d'une légère hébétude (très passagère). Dans l'incompréhension la plus totale, l'intéressé répond "Oui", ce qui déclenche l'ire du représentant de l'ordre : "Ah, c'est comme ça, tous au poste !...". Il faut préciser que le nouveau bachelier s'appelait Marino Carnévalé ce qui explique sa stupéfaction en croyant que l'agent de police connaissait son nom, d'où le quiproquo.*

Marino Carnévalé qui d'ailleurs avait complètement oublié cette anecdote, complète le récit de l'aventure :

Arrivés à destination, nous fûmes harangués par le commissaire qui manifestement, avait fait la part des choses. Je me suis souvent demandé s'il avait fait relever nos noms ; mais je crois que par mesure d'apaisement, il y avait renoncé. Par contre, il nous communiqua une nouvelle inattendue qui nous causa quelque souci : parmi les spectateurs du parterre s'était trouvé un personnage, fort connu de tout Nevers où on rencontrait fréquemment sa silhouette haute et mince dans un strict uniforme d'officier allemand : c'était le docteur Hahn attaché culturel près la Kommandantur de cercle (Kreiskommandantur).

Le commissaire de police nous apprit que le docteur Hahn avait quitté la salle de spectacle un peu avant notre retraite, vraisemblablement excédé, et que le seul risque désormais encouru aurait été l'éventuelle suite sur plainte de l'officier auprès des autorités françaises. Cela dit, nous fûmes relâchés et partîmes pour un dernier tour de ville glorieux et bruyant. Quant à la menace suspendue sur nos têtes, évoquée lors de notre si courte détention, elle n'eut aucun écho : sans doute le Docteur Hahn eut-il assez d'esprit d'à-propos pour considérer qu'il venait d'assister à un monôme de potaches passablement bien réussi et à rien d'autre ?

Octave Lioret (1930) qui n'avait pas participé au monôme (il avait treize ans de trop) apporte quelques détails supplémentaires³⁴ qu'il avait en réalité empruntés au récit d'André Julien³⁵ dans le premier numéro du Bulletin de l'Amicale paru après la guerre. C'est donc ce récit que nous reproduisons in extenso.

Depuis l'époque déjà lointaine où j'ai quitté le Lycée, il s'est écoulé un certain nombre de crimes, bagarres et autres cambriolages dont je fus le chroniqueur patenté. Mais il est un fait divers que je ne suis pas prêt d'oublier puisque le héros en était un authentique squelette et les victimes [...] votre serviteur et quelques-uns de ses confrères en rhétorique.

C'était en juin 1943, le soir des dernières épreuves du « Bacc. ». Malgré l'interdiction de la Kommandantur, nous avons décidé de faire un monôme et un « pèpère ».

Pour cela nous nous étions assuré le concours d'Oscar, un squelette, qui exhibait son anatomie distinguée pendant le cours de sciences naturelles dans un établissement scolaire de la Ville.

Comment avait-il été extrait de sa retraite poussiéreuse ? Cela n'a rien à voir avec cette affaire.

Toujours est-il qu'à l'heure de l'apéritif, porté en triomphe et tout de blanc voilé, Oscar fit une entrée très remarquée au Grand Café où, dignement, il absorba son pot de bière comme tout le monde.

Comme tout le monde aussi, il s'en fut la nuit venue au Cinéma Majestic. Notez bien qu'il avait son propre billet et le tendit de sa longue main blanche à une ouvreuse au sourire figé.

Installation de toute l'équipe au balcon où pendant la projection des actualités un compère arrachait tour à tour une main, un pied et même le chef vénérable d'Oscar pour les brandir énergiquement dans le faisceau lumineux du cinématographe.

³⁴ BL Amicale n° 1 de 1972.

³⁵ BL Amicale de 1951, p. 52 – 53. André Julien était journaliste.

Au grand émoi de l'assistance et à la colère d'un officier allemand qui fit intervenir les gardiens de la paix. La plaisanterie n'avait pas duré dix minutes que déjà les représentants de l'ordre nous interrogeaient dans le hall du cinéma, cherchant à savoir où était passé Oscar, heureusement disparu et mis en sûreté.

À vrai dire, nous aussi on nous mit en sûreté, mais d'une autre façon. Après une brève et inutile enquête, les agents décidèrent « d'embarquer les meneurs » : Tony, déguisé en femme, Aimé déguisé en carabin et quelques autres — j'en étais naturellement — parce « qu'ils gueulaient trop fort ».

Partis à six ou sept de Majestic, nous étions une cinquantaine en arrivant au poste de police, à l'époque rue Sabatier. Là, le chef de poste avisa le commissaire cependant que les autres « manifestants » restés dehors hurlaient à qui mieux, mieux. Nouvel appel au Commissaire.

« Ils sont au moins un cent à hurler dehors » s'écrie un agent au téléphone.

« Plus de deux cents, oui ! », suggère l'un d'entre nous.

« Allo, M. le Commissaire, ils sont plus de trois cents, M. le Commissaire ! »

Quelques minutes plus tard le commissaire faisait irruption dans le local, à peine gracieux d'avoir dû, pour quelques potaches, enfiler une gabardine sur son pyjama et traverser une partie de la ville à bicyclette.

L'explication fut brève et, somme toute assez paternelle. Chacun de nous eut un sermon approprié, y compris le plus petit et le plus gesticulant de la bande.

« Qui est donc cet oiseau-là ? » demande le Commissaire à ses agents.

« Cet oiseau-là c'est M. Corot, leur professeur de philosophie, qui vient demander votre indulgence pour ses jeunes amis » répliqua l'intéressé.

Tête du commissaire vers qui se dressait le nez bourguignon de cet excellent M. Corot (car c'était lui !); excuses du commissaire; sortie discrète de notre part ...

L'affaire était terminée et notre monôme avait réussi au delà de toute espérance.

... Huit jours après, un télégramme m'apprenait mon échec au Bacc.

Depuis ce temps-là, j'ai toujours évité d'aller au cinéma en compagnie d'un squelette !

M. Corot dont, ni Carnévalé, ni Martin n'avaient noté la présence, était bien professeur de philosophie. Il a occupé cette chaire deux ans de 1942 à 1944. Il succédait à M. Violette et c'est M. Bonnot qui le remplaça. Le palmarès de 1944 donne la liste des bacheliers de l'année précédente. Nous y trouvons Aimé Martin et Antoine Borrueil en 2^e partie philosophie; Georges Delarue en 1^e partie série A et Marino Carnévalé en série B. André Julien était bien dans la même classe, en 1943, il avait obtenu deux nominations d'accessits en Français et en Anglais. Il avait été reçu au bac., 1^e partie, série B (mention assez bien) mais peut-être était-ce à la deuxième session, en octobre. Par contre, ce n'est qu'en 1945 qu'il décrocha la 2^e partie, Philo Lettres. Cette année-là, (redoublement de la Terminale) il avait d'ailleurs obtenu 3 nominations d'accessits en Philosophie, Mathématiques et Sciences naturelles et le 1^{er} prix en Anglais. Il a donc eu les deux professeurs de Philosophie, MM. Corot et Bonnot.

Tout est bien qui finit bien, car le danger de toute manifestation de potaches en ces jours d'occupation, ne fût-elle que festive, était d'être considérée comme hostile à la puissance occupante et suivie de la déportation en Allemagne. On en a eu malheureusement des exemples.

Lioret, comme nous l'avons signalé, a reproduit ce dernier récit en y ajoutant quelques détails de son cru qui lui donnent un sens plus politique, mais qui semblent hasardeux. Il vaut mieux se contenter des récits, faits par des participants au monôme.

1942-1945 - Un élève de passage : André Danjou.

En décembre 1942, un nouvel élève fit son entrée au Lycée en classe de Troisième A et A", venant de Carcassonne. Il avoue lui-même³⁶ : *j'avais un caractère de cochon et de surplus avais pris un goût immodéré pour le sport*. Il ne restera que trois ans au Lycée, mais sa carrière montre que selon leur caractère, les élèves du Lycée pouvaient vivre des destins fort éloignés de la fonction publique ou des professions libérales auxquelles son enseignement semblait préparer.

Sa première impression de Nevers est très caractéristique des années de guerre. *Mon arrivée à Nevers en décembre 42, imprégné du désastre de l'occupation, se fit de nuit et sous une pluie que je sens encore sur des épaules de lutteur peut-être, mais des épaules d'un bonhomme de treize ans éreinté par un voyage d'une journée et demie, frigorifié et de plus en plus meurtri par le poids de deux lourdes valises. Nevers by night, sans lumière sous la pluie, de la gare à la rue Creuse, ce n'était pas folichon et le moral, je m'en souviens encore, n'était pas, lui non plus, au plus beau.*

Ses impressions de début au Lycée ne sont guère meilleures. *Le lendemain, présentation à Monsieur le Censeur. Je ne me souviens plus de son nom (M. Dautriche), par contre le concierge se nommait Monsieur Chapon. Froide, très froide entrevue, expéditive aussi avec un : "ici l'allemand est obligatoire" [...] car j'avais eu la malencontreuse idée de lui annoncer que ma seconde langue était l'espagnol.*

Mon premier contact, sans livres, fut le latin. Mon voisin de table, je tairai son nom, se tourna autant qu'il le put, pour éviter que je "pompe" sur son texte, ce qui obligea Monsieur Perrot à postillonner sur ma feuille, la version à traduire. Deuxième cours sans plus de chaleur humaine. Comme le ciel, j'ai eu envie de pleurer.

Les professeurs de sa classe étaient : MM. Perrot (français, latin, grec), Grand (français), Devevey (mathématiques), Méry (histoire-géographie), Briand (allemand), Martin (anglais), Verne (sciences naturelles), Soiro (dessin) et Denti (éducation physique). Ce dernier dut être heureux de cette nouvelle recrue pour les équipes sportives du Lycée. Pratiquant le rugby à Carcassonne, il entre à Nevers, dans l'équipe de foot *Dès le premier mercredi, j'ai acquis mes lettres de noblesse en marquant 9 des 10 buts de notre équipe et pris mon premier bain d'herbe au Pré Fleuri, je faisais désormais partie de ce vieux bahut qui voulait me refuser.*

Le sport fut donc le Sésame lui permettant de s'intégrer au Lycée, malheureusement, malgré la forte personnalité de M. Denti qui alors, était secondé par MM. Hostier et Lamargue, l'éducation physique n'était pas mentionnée dans les palmarès de distribution des prix, ce qui eut permis à Danjou d'y figurer lui-aussi. Car il ne brillait pas dans les autres disciplines comme le lui faisait remarquer ironiquement son professeur de mathématiques M. Devevey : *Ce n'est pas en faisant une équation que vous vous êtes cassé la clavicule.*

En effet il ne figure pas sur les Palmarès, ni en troisième ni en seconde ou première. En 1945, *l'année du Bac. m'apporta mon premier échec, ce qui était normal au regard des notes annuelles. Mon moral en prit un sacré coup. Je sortis la tête haute, en apparence.*

Ainsi finit son cursus au Lycée. Après des cours par correspondance et études diverses et variées, il entre en 1952 comme interprète d'anglais dans l'entreprise Formica où il fera toute sa carrière avec des avatars divers.

Il continue à pratiquer le sport, le rugby d'abord, notamment à l'armée, puis après un accident en 55/56, le cheval; les rallyes automobiles ; et enfin le judo dans lequel il devient un professionnel, possédant sa salle d'arts martiaux, tout en devenant arbitre et dirigeant. Intéressé par la médecine sino-japonaise, il l'étudie, l'applique au sport et en devient le vulgarisateur dans les milieux médico-sportifs.

Bien que ce parcours paraisse très éloigné du cursus habituel des lycéens, il pense que l'enseignement reçu au Lycée n'y est pas étranger : *humblement je me dois de reconnaître et de remercier tous ceux qui m'ont aidé, en commençant par mes professeurs du Lycée lesquels m'ont donné une certaine hargne à traduire et l'envie d'en savoir plus encore.*

³⁶ BL Amicale N° 2/1996, *En sortant du Lycée ...*

1944-Guy Garnault.

Même en cette année qui allait être fatale au Lycée, on passait quand même le Baccalauréat. Pour la 2^e partie, 39 élèves furent *Admis définitivement*, soit 10 en *Mathématiques* ; 10 en *Philosophie-Sciences* et 19 en *Philosophie-Lettres*. Pour les épreuves de la Première partie, ils furent 55 admis dont 6 en *A*, 8 en *B* ; 7 en *C* et 34 en *série moderne*.

Parmi ces lauréats, nous avons quelques renseignements sur Garnault Guy qui obtint la mention *Assez-Bien* à la première comme à la deuxième partie. Il était né à Pougny, près de Cosne en 1926. Nous le trouvons comme interne au Lycée en classe de seconde (1941-1942) où il obtint le *Prix d'Excellence* avec 10 nominations. En 1^e il a 5 nominations et 7 en classe de *Mathématiques*. Il avait dû faire son premier cycle au Collège de Cosne.

Il fit ensuite sa médecine à Paris, exerça notamment à Melun de 1952 à 1983, comme radiologue et gastro-entérologue. Il y fut élu au Conseil municipal trois fois, en 1959, 1965 et 1971.

³⁷*Fidèle à ses origines nivernaises, il acquit en 1966, près de son village natal, l'ancienne Commanderie de Villemoisson fondée au XII^e siècle par les chevaliers de l'Ordre du Temple. Il s'investit alors complètement dans la restauration de ce remarquable ensemble qui comporte les trois bâtiments traditionnels de l'Ordre, avec à la fois la souche romane des Templiers et la transformation Renaissance des Chevaliers de Malte. Il était à juste titre, fier de faire revivre ce patrimoine historique et architectural unique dans la région.*

Il est décédé le 6 juin 1992.

La vie de Guy Garnault est un bon exemple du destin le plus courant des anciens élèves du lycée qui menèrent une carrière honorable, plus ou moins loin de leur pays natal pour y revenir d'une façon ou d'une autre y retrouver leurs racines et les souvenirs de leur jeunesse.

1944 – Michel Duchein.

Ce bachelier de 1944 est exemplaire à bien d'autres titres. Originaire de Sedan, il était venu à Nevers en 1939 avec sa mère après l'évacuation des zones de combat (*son père, chirurgien-chef de l'hôpital de Sedan, avait regagné les Ardennes dès juillet ou août 1940*). En même temps qu'eux, une autre famille, venant de Sedan s'était installée à Nevers. M. Anfray avait été nommé prof d'histoire au Lycée alors que sa femme avait été nommée directrice du Collège de Jeunes Filles. Les Anfray s'étaient liés d'amitié avec les Duchein et c'est sur leur conseil que Michel Duchein et sa mère étaient venus à Nevers.

Après le retour de sa mère à Sedan, Michel Duchein habita pendant quelques mois chez eux, au Collège de Jeunes Filles, rue de l'Oratoire, avant de prendre pension chez une Mme Néron *qui ignorait qu'il y eut eu un empereur de ce nom dans le passé ! (il n'y avait pas, en ce temps, de télévision pour suppléer les lacunes de l'enseignement primaire*³⁸. M. Anfray a quitté le Lycée de Nevers en 1945. Dans la notice que nous lui consacrons plus bas (1945) figurent d'autres souvenirs de Michel Duchein sur le vieux bahut.

En 1939-40, Michel Duchein est élève de la classe de 4^e A et A' et obtient 4 nominations au palmarès de 1940 dont un prix de grec. L'année suivante en 3^e A et A' il enlève le prix d'excellence avec 12 nominations. Il se distingue particulièrement en Français, Latin et Grec. Même résultat en 2^e A et B1. En 1943, en 1^e A et B il est nommé 4 fois notamment en latin et grec et décroche la 1^e partie du Baccalauréat série A avec la mention bien. En 1944, nommé 4 fois, il est reçu au Baccalauréat Philosophie - Lettres.

De ses années nivernaises, il garde quelques souvenirs intéressants. *J'ai gardé le souvenir de mon professeur, M. Méry, esprit original qui savait passionner ses élèves avec des idées parfois dérangeantes ! (surtout en cette époque de conformisme bien-pensant ...) Le professeur de Philosophie était plus original encore, mais nettement moins bon pédagogue. Il nous faisait lire en classe « Climats » d'André Maurois — ce qui Pétain « regnante », demandait un certain courage ou une certaine inconscience — mais ne nous faisait guère progresser sur les voies de la divine Sagesse !*

³⁷ Article nécrologique de M. Laudet (1944) in BL Amicale N° 3/1993.

³⁸ Tous les détails donnés en italiques sont de Michel Duchein (courrier personnel du 25 novembre 2007).

Bien entendu, le professeur qui l'a le plus marqué fut M. Anfray *il fut pour moi une sorte de père de substitution [...] Je devais avoir treize ou quatorze ans quand il me fit lire l' « Histoire romaine » de Mommsen* ³⁹ : *ce n'était pas une lecture légère pour un jeune adolescent, mais je l'ai supporté sans indigestion ...* M. Anfray regrettait de n'être pas passé par l'École des Chartes, *il me poussait à y entrer, je ne l'ai certes jamais regretté. Il est certain que c'est l'enseignement que j'ai reçu à Nevers qui m'a permis d'entrer à l'École des Chartes.*

Après des études à l'École des Chartes, il fit une carrière aux Archives Nationales et devint Inspecteur Général des Archives.

Il a donc quitté Nevers en 1944 *juste après le bac qui s'était déroulé sur fond de nouvelles de Normandie au moment du débarquement et avant le bombardement de Nevers. Je n'ai donc pas vécu les jours si tristes qui virent l'effondrement de ma vieille cathédrale et la ruine du quartier environnant. J'étais à ce moment-là rentré dans ma famille à Sedan, après un voyage mouvementé comme on le conçoit aisément en ces semaines dramatiques de pré-libération. [...] J'y suis revenu deux ou trois fois en touriste, assez pour apprécier les réalisations d'urbanisme autour de la place Ducale et de la cathédrale, assez aussi pour déplorer le massacre des vieux quartiers de la basse Nièvre où je m'étais tant promené à la recherche des anciens remparts dans les bras sinueux de la rivière.*

Sa bibliographie est importante dans le domaine technique : *Législation archivistique 1970-1980* (éd. 1982) ; *Les Bâtiments d'Archives, Construction et équipements* (éd. 1985) ; *Les Archives Nationales* (éd. 1988) ; *Études d'archivistique 1957-1992* (éd. 1992). Mais aussi dans celui des essais et romans historiques concernant surtout l'histoire de l'Écosse : *Marie Stuart* (Fayard 1987) ; *Élisabeth 1^{ère} d'Angleterre* (Fayard 1992) ; *Histoire de l'Écosse* (Fayard 1998) ; *Charles 1^{er}* (Payot 2000) ; *Le Duc de Buckingham* (Fayard 2001) ; *Marie Stuart et le bâtard d'Écosse* (Privat 2002) ; *Jacques 1^{er} Stuart* (Fayard 2003) et *Les Derniers Stuarts* (Fayard 2006).

Nivernais de passage par suite des événements, comme bien d'autres jeunes « déplacés » par la guerre, il s'est fort bien adapté au lycée de Nevers et sa carrière fait honneur à cet établissement.

Marino Carnévalé (1944).

Nous avons eu l'occasion de parler de Marino Carnévalé à propos de divers épisodes de la période de la guerre. Il y a lieu de donner quelques détails sur sa carrière, au lycée et après, car c'est un bon exemple de la variété de situation des élèves d'un lycée de province comme celui de Nevers.

Il était né le 6 janvier 1925, à Paris de parents italiens qui vinrent plus tard s'établir dans la Nièvre. Il a lui-même évoqué ses difficultés d'intégration dans le système scolaire français tant à cause de sa nationalité que de la situation sociale de sa famille, et de l'aide apportée par ses maîtres de l'école élémentaire et ensuite par le Proviseur du Lycée. Il fut donc élève boursier au Lycée de Nevers de 1937 à 1944.

C'était un élève moyen, qui obtenait chaque année le tableau d'honneur et quelques nominations notamment en langues.

Il a été reçu en 1943, au Bacc.1^{ère} partie, en série B et en 1944, à la 2^e partie, série Philosophie-Lettres.

Comme beaucoup de ses camarades de classe, les événements et les combats de la fin de la guerre, l'entraînèrent dans le conflit. Il faisait partie en 1944 des Équipes d'Urgence de la Croix-Rouge. Le bombardement de Nevers de juillet 1944 le projette dans le drame vécu par la population. Du 16 juillet au 23 août, il est affecté, dans le quartier de la caserne Pittié. Il est chargé de la mise en bière des victimes (avec Michel Chevrier et Hubert Verneret). Nous en évoquons quelques épisodes au chapitre correspondant.

³⁹ Christian Matthias Mommsen (1817 – 1903) historien allemand et le plus grand spécialiste de la Rome antique du XIX^e siècle. Auteur d'une monumentale *Histoire Romaine* (8 volumes 1854 – 1886) (traduits par Alexandre). Prix Nobel de Littérature en 1902 pour l'ensemble de son œuvre. Ce qui caractérise son œuvre c'est qu'elle a porté sur toutes les parties de la science des antiquités romaines : droit, histoire, philologie, épigraphie, numismatique. Il a révolutionné la recherche historique en la fondant scientifiquement sur des documents scientifiquement établis et en laissant de côté toutes les légendes et traditions sur l'origine de Rome au profit de l'étude des religions et des langages des peuplades primitives de l'Italie.

Après un court passage par le maquis Mariaux (à Ouroux) il s'engage, fin septembre 1944, à Paris, dans l'armée de l'Air, pour la durée de la guerre. En juin 1945, il part pour l'Allemagne en qualité d'interprète avec la Mission Française de désarmement aérien.

Après sa démobilisation il entreprend à partir de mars 1946, des études littéraires et linguistiques à la Sorbonne et à l'Université de Tubingen. Par la suite, il acquiert trois licences d'enseignement (italien, allemand et espagnol) et devient professeur aux lycées de Briançon et de Gap puis à l'Université de Lettres de Grenoble (linguistique comparée). Il prend sa retraite en 1989 et se retire à Nevers.

Passionné depuis toujours par l'histoire des communications épistolaires, il fonde en 1960 la « Société internationale d'Histoire Postale » qu'il dirigera pendant 23 ans.

Il a publié plus de 150 articles sur ce sujet notamment sur le service postal rural et sur la correspondance en temps de guerre. Nous avons déjà évoqué son livre souvenir : *Un si long été ... 1944* auquel nous empruntons ci-dessous quelques anecdotes.

Un souvenir de fin d'année 1944.

Comme nous l'avons signalé ci-dessus, Marino Carnévalé (1944) a raconté⁴⁰ ses souvenirs de cet été 1944.

Il précise d'abord⁴¹ que cette année-là, la date des vacances avait été avancée : *C'est seulement en mai 1944 que la nouvelle fut officialisée : la fin des cours au Lycée de Nevers aurait lieu le mercredi 14 juin après les vacances de l'après-midi. Cela n'avait aucune importance pour les classes terminales dont le sort avait déjà été fixé, car les épreuves du Baccalauréat se situeraient après le 20 juin [...] les épreuves orales avaient été supprimées. La justification en était qu'un déplacement à Dijon, où elles auraient dû avoir lieu, était de plus en plus problématique du fait des actions des divers maquis et des bombardements alliés qui frappaient désormais presque régulièrement les voies de communication avec une prédilection marquée pour les gares, les embranchements de voies ferrées et les ponts.*

Il avait donc passé le baccalauréat en juin : *Les épreuves du baccalauréat deuxième partie se déroulèrent dans un calme teinté d'indifférence. Plus question de réitérer le joyeux chahut de l'année précédente, terminé, pour certains d'entre nous, au commissariat de police situé alors à l'angle de la rue des Ouches. Le 23 juin 1944, j'étais jugé « digne » du grade de bachelier.*

Il occupait, depuis, ses journées en d'interminables parties de pêche « à la jambière » en Loire. Le but en était très utilitaire, ramener une bonne friture de goujons pour améliorer le ravitaillement familial. Il évoque à cette occasion l'état de santé général de ses camarades ⁴² : *En cette période où , pour des raisons évidentes, la tuberculose faisait des ravages, dans nos rangs de sous-alimentés, le soleil était notre allié, croyions-nous, contre le bacille de Koch : ne venais-je pas de perdre coup sur coup Berland, l'un de mes voisins de Fourchambault, puis Jean Ray, mon meilleur camarade des classes de sixième et cinquième du lycée de Nevers, qui avait été autorisé à quitter le sanatorium de La Membrolle-sur-Choisille pour venir mourir chez la brave femme qui, bénévolement, était devenue sa correspondante à Nevers, rue de la Préfecture.*

Le 10 juillet fut une journée mémorable pour lui. Le sabotage et l'incendie d'un train de wagons-citernes interrompit sa pêche et lui valut d'être réquisitionné avec d'autres jeunes, par la Wehrmacht pour dégager les wagons restés intacts. Puis comme d'autres lycéens de son âge, du lycée de Nevers ou de l'école Saint-Cyr, il rejoignit les *Équipes d'Urgence de la Croix-Rouge française*. C'est à ce titre qu'il participa aux opérations de secours après le bombardement de Nevers.

Son livre contient des détails sur le proviseur Grousset, des professeurs et camarades du lycée que nous citons plus loin.

⁴⁰ Marino Carnévalé-Mauzan : *Un si long été*. Gières éd. 2001.

⁴¹ Op. cit. p.11 puis p. 13.

⁴² Op. cit. p. 17et sg.

Quelques élèves des années 1942-1945.

Il est très difficile de retrouver le parcours des élèves de cette époque. Certains ont bien voulu raconter leurs souvenirs. Beaucoup restent très discrets sur leur vie passée et notamment sur cette période trouble.

Nous aurions voulu, notamment, faire un tableau de ceux qui avaient, d'une manière ou d'une autre, participé aux événements dramatiques de la Résistance. Nous savons qu'au moins sept élèves ou anciens élèves du Lycée faisaient partie du Maquis Marriaux. D'autres appartenaient à d'autres mouvements de résistance. Seuls, des événements postérieurs, plus ou moins fortuits, ont fait apparaître certains noms.

Nous nous contenterons donc de résumer nos glanes à leur sujet.

Alain de Bougrenet de La Tocnaye. La guerre d'Algérie et surtout les événements tragiques des années 1960-1962, ont donné une notoriété certaine à ce personnage. Pour nous, nous retiendrons surtout qu'il fut élève du Lycée de 1942 à 1944 ou 45. Né le 13 novembre 1926, il était le descendant d'une vieille famille de Bretagne. Son père était ingénieur chimiste et Alain commença ses études au Collège Sainte-Croix de Neuilly. Pour des raisons familiales ou autres, il vint habiter chez un oncle près de Fourchambault et devint élève du Lycée en classe de seconde en 1942-43 puis en première en 1943-44. Peut-être également en 1944-45.

Son nom n'apparaît pas sur les palmarès de ces années-là. Ce n'était pas un élève très brillant. Lui même déclare : *Elles ont été en réalité bonnes*. D'après ses déclarations⁴³, il aurait obtenu la première partie du baccalauréat en 1944 et la deuxième en 1945, mais il ne figure pas sur la liste des élèves reçus ces années-là. Il aurait commencé des études de droit, mais échoua à la licence. Il était, depuis sa jeunesse, attiré par la carrière militaire, il résilia son sursis et fit son service mais ne réussit pas à entrer dans l'armée par le biais des pelotons d'officiers. Après avoir exercé différents métiers, il fut rappelé en Algérie et réussit alors à se faire « activer » c'est-à-dire, à devenir officier d'active. Il était lieutenant au moment du putsch militaire. La suite appartient à l'histoire politique et judiciaire de notre temps.

À Nevers, il s'était lié d'amitié avec plusieurs de ses camarades de lycée. Notamment avec Marino Carnévalé, à qui il dédicacera son livre : *Comment je n'ai pas tué De Gaulle : en souvenir du « bleu » de Nevers*.

Les fils d'Alain de Bougrenet de La Tocnaye, que nous avons contactés, n'ont pas répondu à nos demandes d'informations complémentaires. Nous aurions voulu vérifier, entre autres choses, les dates exactes de son passage au lycée et si son correspondant dans la Nièvre était bien Gautron du Coudray, de Marzy, comme certains anciens de cette époque l'ont déclaré et si la famille des de Bougrenet de La Tocnaye avait des liens avec le Nivernais car nous avons retrouvé sur les palmarès du Collège et Lycée de Nevers d'autres élèves portant ce nom.

Jacques Ducroc⁴⁴, né en 1929 (En 1963, il déclarait en effet, avoir 34 ans), un autre camarade de lycée d'Alain de La Tocnaye, vint témoigner à son procès et évoqua leurs conversations « sous le préau », où ils parlaient surtout de leur avenir *Nous ne songions l'un comme l'autre, qu'à des situations, à des états, auxquels on puisse se donner entièrement, et la guerre était terminée, et nous rêvions aux situations auxquelles on peut se consacrer. Ce n'était pas facile*.

Jacques Ducroc a effectivement été reçu au baccalauréat Philo-Sciences en 1945, il avait été reçu à la première partie, série B, l'année précédente, 1944. En 1942-43, il était déjà en 1^e, mais échoua au bac et redoubla l'année suivante. Selon sa déclaration, il était beaucoup plus jeune que ses camarades qui appartiennent à la génération de 1926. C'est dans cette période (42-46) qu'il lia amitié avec Alain de La Tocnaye qu'il ne revit ensuite qu'en 1960. Il fit une carrière comme ingénieur à E.D.F.

Jean Yves Goëau-Brissonnière, né en 1926, faisait partie du même groupe d'élèves. Il était en classe de 1^e en 1942-43 et obtint son baccalauréat 1^{ère} partie série C (il était le seul reçu dans cette série). L'année suivante, 1943-44, il obtint le bac Philosophie-Lettres. Il fit une

⁴³ Alain de la Tocnaye : *Comment je n'ai pas tué De Gaulle* (Edmond Nalis éd. Paris, 1969) et *Le Procès de l'attentat du Petit-Clamart. Compte rendu sténographique* (Éd. Albin Michel, Paris, 1963). Audience des 1^{er} et 2 février 1963, p. 200 à 227.

⁴⁴ Et non Ducrot, comme imprimé dans l'édition Albin Michel qui contient également quelques erreurs de dates. Audience du 15 février 1963, op. cit. p. 549-550.

carrière d'avocat et était avocat à la Cour d'appel de Paris en 1963 quand il vint déposer⁴⁵ en faveur d'Alain de la Tournay.

Sa déposition est intéressante à plus d'un titre, car elle donne une idée du climat de Nevers et du lycée à la fin de la guerre. Goëau commence par se situer politiquement à gauche et affirme même qu'à ce titre, il avait eu à s'occuper de l'Algérie, notamment en prenant des contacts avec le F.L.N. en 1957. Déclaration qui provoqua un mouvement de M. le Président. Rappelons qu'il s'agissait d'un tribunal d'exception : la Cour militaire de justice, puisque créée en vue de ce procès, par une ordonnance du 1^{er} juin 1962 (que le Conseil d'État avait d'ailleurs annulée en octobre mais qu'une loi avait rétablie le 15 janvier 1963).

Je l'ai connu (déclare-t-il) à une époque qui l'avait marqué et qui m'avait moi aussi marqué. C'était avant la Libération, dans le Morvan. J'avais pris parti, à l'époque, parce que mon père était à Londres et qu'à l'âge de seize ans et demi, j'étais entré dans la Résistance ; et quand je venais en ville (la ville c'était Nevers) j'étais plutôt banni parce que mon père était à Londres. Il s'était lié avec Alain de La Tournay en 1943. [...] à la Libération, il m'avait effectivement dit que son rêve était d'être soldat, [...] mais il avait un malaise en lui. Je suppose qu'à ce moment-là il n'était pas mûr, d'ailleurs nous avons tous deux dix-huit ans, et nous étions pris entre deux rêves : le rêve d'achever cette Libération qui traînait jusqu'en 45, et celui, pour certains d'entre nous, et c'était mon cas, de rattraper le temps perdu sur le plan des études. Nous en étions encore au stade des premières lectures et pas encore des dernières études. En lui, il y avait ce rêve des armes, ce souvenir des ancêtres qui pesait sur sa personnalité.

Nous n'avons pas pu vérifier l'engagement réel d'Yves Goëau dans la Résistance. Il en avait gardé le secret vis-à-vis de ses camarades de classe, mais c'est tout à fait possible.

Par contre cette amitié liée au lycée avec un camarade et qui persiste, malgré les séparations que la vie impose et malgré les divergences d'opinions, paraît très significative. Goëau avait perdu de vue Alain de La Tournay en 1953. Cependant il affirme c'est essentiellement en tant qu'ami d'enfance d'Alain que je viens à cette barre et par une amitié que je lui conserve à travers les choix des uns et des autres. Il précise que sa déclaration a été faite sans autre passion qu'une passion douloureuse qui est celle de l'amitié qui a été et qui demeure, parce que, pour moi, l'amitié n'a rien à voir avec les événements. Je ne suis pas pour certains gestes (il fait ici allusion à l'attentat de Clamart). Certaines choses nous divisent, mais ce qui a précédé nous unit plus que cela ne nous divise.

D'après le témoignage même d'Alain de La Tournay⁴⁶, Yves Goëau aurait très efficacement aidé son avocat, Me Lemaignan à préparer sa défense et aurait fait tout son possible pour lui après sa condamnation. Il aurait déclaré aux parents d'Alain : Je ne l'ai pas revu depuis dix ans [...] et même si notre choix quant à l'Algérie a pu être différent, l'amitié n'a rien à voir avec les événements. L'amitié est hors du temps.... De La Tournay ajoute : Avec Jean-Yves Goëau-Brissonnière, je me suis aperçu que la valeur d'un homme n'était pas forcément liée aux options politiques et philosophiques que l'on croit les meilleures ; c'est sans doute que l'amitié se plaît dans l'absolu et se place au-dessus des nuances et des choix humains.

Ce témoignage sur l'importance de l'amitié entre les anciens élèves du Lycée malgré leurs divergences de destins ou d'opinions nous semble très significatif de la mentalité des lycéens.

Les Distributions de Prix pendant les années de guerre.

Années scolaires 1939-1940 ; 1940-1941 ; 1941-1942. Les Palmarès (imprimés).

1939-1940 est l'année de la guerre, de la « drôle de guerre », bientôt suivie par la débâcle. On se doute bien que la vie du Lycée fut sérieusement perturbée par ces événements. Nous avons étudié en détails ces années tragiques. Nous nous contenterons ici de rendre compte des palmarès officiels. La fin de l'année 1939-1940 fut écourtée et la traditionnelle distribution des prix n'eut pas lieu à la date prévue. Mais le palmarès avait été établi malgré tout et fut proclamé lors de la rentrée suivante en octobre 1940. Il fut même imprimé avec une

⁴⁵ Audience du 16 février 1963. Op. cit. p. 613 à 615.

⁴⁶ *Comment je n'ai pas tué De Gaulle*, p. 320 et 321.

couverture plus sobre, en 300 exemplaires comme l'atteste un des exemplaires en notre possession. Il ne comportait aucun discours ni même la mention d'un Président. À part cela, le contenu est le même que celui des années précédentes, avec indication de la liste des professeurs en tête du palmarès de chaque classe. On peut cependant remarquer que sur la liste des élèves reçus au Baccalauréat, deux filles, Mlles Monet Paulette et Rignault Edmée figurent aussi bien en Mathématiques qu'en Philosophie. C'est le cas aussi d'un certain nombre de garçons. Ils avaient donc passé les deux séries la même année.

Les palmarès des deux années suivantes sont datés normalement de juillet. Leur présentation est la même.

Bien entendu, même pendant les années les plus noires, le système des compositions, classements trimestriels, et prix annuels, continuait. La cérémonie de fin d'année devint moins solennelle et sans le concours d'un public important. À notre connaissance, celle de 1942 fut la dernière où les élèves se virent infliger un discours officiel, celui du Maire de l'époque, un ancien élève, René Le Droumaguet. Mais ce discours, pas plus que celui du professeur désigné, s'il y en eut un, ne fut imprimé sur le palmarès de cette année qui d'ailleurs ne comporte comme date que *Juillet 1942*. Les autres eurent lieu en catimini, à huis clos, comme le rappelle le Proviseur, M. Grousset le 12 juillet 1945⁴⁷.

Peut-être les plus âgés d'entre nos élèves conservent-ils au fond de leur mémoire et de leur cœur le souvenir attendri des distributions de prix de l'avant-guerre qui leur donnèrent leurs meilleures joies d'enfant. Et pourtant "venus trop tard dans un monde trop vieux" ils n'ont point connu la gloire naguère accordée à leurs pères de ceindre leur front d'une couronne de lauriers en papier vernissé. Mais plus d'un, sans doute, se revoit, écolier rougissant, dans l'éclat des fanfares et sous l'œil glorieux de sa maman, escaladant l'estrade, plus fier que dans la Rome antique, un général vainqueur, montant au Capitole.

La plupart d'entre vous, mes jeunes amis, ont des souvenirs plus modestes, n'ayant connu des distributions de prix que les discrètes cérémonies de ces dernières années qui ne comportaient ni tambours ni trompettes et où le huis-clos était de rigueur. Dans le Parloir du Lycée où chacune des classes était appelée à son tour, le lauréat cueillait son prix au passage et s'esquivait prestement. Distribution "à la sauvette" pour employer la pittoresque expression du camelot parisien.

Ce n'est en effet qu'à la fin de l'année 1944-45 que, sur l'ordre du Ministère, les cérémonies publiques de distribution des prix reprirent, mais un seul discours devait y être prononcé, par le chef d'établissement, portant sur l'historique de son Lycée pendant les six années de guerre.

La distribution des prix du 13 juillet 1942. Le discours de René Le Droumaguet.

Comme nous l'avons vu, ce fut le Maire de Nevers le docteur René Le Droumaguet qui prononça une allocution, mais seulement devant une partie des élèves, ceux du 2^e cycle. Il n'aurait pas été possible de rassembler l'ensemble des élèves dans le réfectoire.

Le Droumaguet ⁴⁸ commence par évoquer ses souvenirs des cérémonies de distribution des prix telles qu'il les avait connues au début du siècle. (Nous avons repris ces propos dans le chapitre correspondant). Mais c'est pour souligner l'immense différence avec la cérémonie présente : *Plus d'assemblée bruyante, plus de pompe, plus de feuillage ; nous sommes entre nous, presque cachés dans ce réfectoire, et Monsieur l'Inspecteur d'Académie, en me priant de venir aujourd'hui vous adresser quelques paroles, m'a laissé des consignes sévères. Car vous allez partir en vacances, sans doute, et ce devrait n'être pour tous, qu'une joie. Mais les soldats qui chantent dans la rue ne portent pas l'uniforme de chez nous.*

Voilà ce fait brutal qui s'impose à nous tous, et que vous ne devez pas oublier, quels que soient vos désirs de détente. « Rêvez aussi », nous disait Jules Renard, « sentez-vous poètes, à vos meilleures minutes. Que la nature soit votre amie ! Qu'un verger fleuri, qu'un bois rouillé par l'automne vous émeuvent ! Qu'un beau spectacle vous fasse venir aux yeux des larmes d'admiration ! » Certes. Je le sens trop vivement pour n'y point souscrire, mais ce sont là

⁴⁷ Palmarès du 12 juillet 1945, discours du Proviseur.

⁴⁸ In *Quelques aspects de la vie municipale en 1942*. Opuscule publié par Chassaing (32 pages) S.D. (fin 1942) p. 17 à 19.

conseils pour des temps heureux. Nous avons maintenant mieux à faire ? Il nous faut regarder en nous-mêmes et nous raidir pour vaincre l'adversité.

La référence à Jules Renard vient naturellement du fait que, dans ses souvenirs de lycéen, il avait évoqué le discours de Jules Renard en 1909, pour la distribution des prix du lycée. D'autre part on voudrait bien connaître les *consignes sévères* données par l'Inspecteur d'Académie pour ce discours. Elles expliqueraient peut-être certaines ambiguïtés que nous avons relevées.

Le Droumaguet fait un véritable appel à la jeunesse, précédé d'une auto critique sévère. *Nous, les aînés, nous avons remporté une belle victoire, et nous l'avons gâchée ; j'allais dire que nous l'avons détruite de nos mains.* Il en attribue la cause à la lassitude d'une fin de race : *N'étions-nous pas, déjà, un peuple fatigué ? N'était-elle pas, cette victoire, l'ultime sursaut d'une race gardant ses traditions, mais déjà déclinante ?* Ces mots nous renvoient à notre analyse des discours des années après 1918 et nous y avons relevé une certaine abdication des générations adultes qui semblaient confier toute la responsabilité de l'avenir aux jeunes. Il en attribue la responsabilité à un état d'esprit général marqué par l'égoïsme, le refus de l'effort (et celui des enfants : crise de la natalité), On est bien là dans l'état d'esprit « officiel » de l'époque qui voulait que la responsabilité de la défaite soit uniquement due à la décadence morale du peuple français. On voulait culpabiliser les Français pour mieux leur faire accepter l'« ordre moral ». Mais Le Droumaguet n'insiste pas trop sur ce point, il préfère donner une image d'espoir.

Une défaite militaire peut n'être qu'un accident, qui se répare. Une nation qui s'abandonne est vouée à disparaître. Nous aurions dû disparaître. Nous attendions le pire. Je ne sais par quel miracle notre pays, dans la tourmente, se tient encore à peu près debout. Mes amis c'est là notre chance. Le vent, partout, souffle en tempête, et nous sommes ici, au centre du cyclone, dans une zone de calme, dont chacun demeure surpris. Un répit ? La paix définitive ? Je l'ignore. Mais c'est notre chance, encore que précaire. Saisissons-la. Mettons-la à profit. En hâte. Point n'est besoin d'espérer, pour entreprendre. Avec la grâce de Dieu, le reste est affaire de volonté.

Son appel à la jeunesse est très significatif : *Je m'adresse à vous, mes jeunes camarades, car nous, nous appartenons au passé. Tirez une leçon de notre carence. Et puis, ne regardez plus en arrière : le passé enterre ses morts. Demi-tour : c'est l'avenir qui compte. Et l'avenir c'est **votre** chose. C'est vous qui ferez l'avenir. Et c'est pourquoi nous vous crions, à vous : « Être ou ne pas être, voilà le problème ». Il faut comprendre, se résoudre et agir.* À nouveau donc, les générations adultes capitulent et s'en remettent aux jeunes, en avouant leur échec : *nous appartenons au passé ... notre carence ...*

Il les appelle donc à abandonner les anciennes valeurs idéologiques, les préjugés, les idoles, pour ne penser qu'à l'essentiel, la survie : *Il n'est qu'une loi pour un peuple : « Primum vivere ».* ... *Si vous abdiquez, c'est fini : le pays traînera encore le souvenir de ses gloires défuntes, et s'en ira rejoindre dans le néant les grands empires disparus.*

Par prudence ?, ou par conviction ?, Le Droumaguet ne les appelle pas à l'insurrection politique : *Laissons notre Grand Maréchal gouverner la France, et contentons-nous d'obéir, sinon sans comprendre, du moins sans discuter. Laissons aux hommes faits les tâches qui leur incombent en propre.* La formulation est assez générale et ambiguë pour pouvoir être interprétée. Surtout que juste auparavant il avait appelé à la lutte : *Si l'invasion, réalité brutale a redonné leur valeur aux vieux mots et fait renaître en vous l'amour de la Patrie, vous lutterez pour qu'elle vive. Je vous demande d'en faire aujourd'hui le serment.*

Il donne aussi une dimension plus large à cette action, celle de l'Europe. Ceci aussi est ambigu, car Hitler, lui aussi, voulait construire son Europe : *Il n'est plus désormais question de dominer mais de conserver **une place** en Europe, en cette Europe qui ne peut pas ne pas sortir du chaos actuel, faute de quoi les générations à venir continueront à s'entretuer chez nous à travers les siècles, et le jeu a peut-être assez duré.*

Il les invite donc à utiliser leurs vacances pour s'entraîner, se préparer à cette tâche et pour cela, à lutter contre toutes les formes d'égoïsme, personnel, mais aussi familial et surtout social : *S'évader de soi, de la maison, et se dire ... Nil humani a me alienum puto.* Il cite le travail à la campagne *qui réclame de la main d'œuvre*, l'aide aux mères de famille, aux vieillards, aux malades, l'action dans les colonies de vacances, auprès des réfugiés, dans les œuvres communautaires, secours national, service civique rural, etc. Le discours du Proviseur,

M. Grousset de 1945 montre que les élèves s'étaient effectivement engagés dans de multiples actions de solidarité.

La guerre évidemment a changé la place et le rôle des jeunes dans la cité et dans la nation, mais surtout, on le voit bien ici, elle a détruit l'autorité des plus âgés qui doivent reconnaître leurs erreurs et leur responsabilité dans le chaos. Il est fini, le temps où les vieux pouvaient se donner en exemple à la jeunesse. Maintenant ils l'appellent à leur secours pour réparer les catastrophes qu'ils ont causées. C'est cette jeunesse qui va devenir leur espoir et leur modèle.

Les palmarès dactylographiés de 1943 et 1944.

À partir de 1943 les palmarès ne furent plus imprimés. Simplement dactylographiés en un petit nombre d'exemplaires, ils étaient voués à disparaître. Fort heureusement nous avons pu en sauver une série complète, bien que certains soient en très mauvais état. Ceux du 30 juin 1943 et du 15 juin 1944 ne comportent pas de discours.

Sur celui du 30 juin 1943, apparaît pour la première fois un aumônier protestant à côté de l'aumônier catholique. Il s'agit du Pasteur Charbonneau.

Celui de l'année suivante est daté du 15 juin 1944. Il se situait donc à un moment crucial de notre histoire. Le débarquement en Normandie avait eu lieu et la bataille de l'intérieur faisait rage, les résistants attaquant partout les troupes allemandes pour les empêcher de rejoindre le front de Normandie. Pour beaucoup de grands élèves, la préoccupation majeure devait être bien éloignée de cette remise des prix. Plusieurs rejoindront les maquis dès les jours suivants. Un mois après, c'était le bombardement de Nevers et le lycée allait crouler sous les bombes. Il n'y aura plus d'autre distribution de prix dans les locaux du vieux bahut.

Le Proviseur Grousset (discours de 1945) donne une idée assez précise du climat de cette fin d'année scolaire : *La fin de l'année scolaire 1943-1944 fut pleine de fièvre et coupée d'incessantes alertes aériennes qui nous mirent dans l'obligation, pour assurer la dispersion des élèves, d'allonger la journée scolaire de 8 heures à 18 heures, avec une courte interruption, d'une heure seulement, à midi. Malgré le retard apporté à l'heure du lever au détriment de la première classe de la matinée, la fatigue des alertes nocturnes pesait chaque jour plus lourdement sur nos pensionnaires. Fort heureusement l'année scolaire avait pris fin et les élèves se trouvaient dans leurs familles quand dans la nuit du 15 au 16 juillet, tomba sur la cité la foudre que cette succession d'orages avait annoncée.*

Dans ce même discours, il fait une sorte de bilan des années de guerre et surtout des années 1943 à 1945 pour constater d'abord que, malgré tous les avatars, le Lycée avait fonctionné tant bien que mal : *Ainsi, à aucun moment, ni la guerre ni l'occupation étrangère ni même la destruction des bâtiments du Lycée n'ont suspendu les études. Sous toutes ses formes la vie a continué et si elle s'appelait espérance, elle s'appelait aussi effort.*

Il rappelle l'action déjà signalée plus haut, des élèves, dans différentes activités de solidarité : *Ici mériterait de prendre place, si la documentation n'avait pas disparu, une page toute à l'éloge de nos élèves et qui pourrait s'intituler « Le rôle social du Lycéen » et dont les principales têtes de chapitre seraient : Accueil des réfugiés — Collecte des vêtements — Équipes agricoles — Parrainage des vieillards — Aide aux sinistrés.* Mis à part un certain nombre de témoignages personnels que nous avons recueillis, comme le regrette M. Grousset, *si la documentation n'avait pas disparu*, nous pourrions avoir une image plus complète de cette action.

Mais il insiste aussi sur le fait que malgré tous les efforts et bonnes volontés, la tâche n'avait pas été facile : *Mais les études n'ont-elles pas souffert de la concurrence que leur faisait le grand drame ? Je crois qu'elles en ont souffert. Comment travailler en toute liberté d'esprit avec le départ des pères, les angoisses maternelles, les inquiétudes familiales, la préoccupation constante des événements, les difficultés de la vie matérielle ?* Nous sommes loin ici du constat apparemment tranquille fait par ses prédécesseurs au lendemain de la Grande Guerre, qui feignaient d'ignorer le traumatisme causé par les événements aussi bien sur les adultes que sur les jeunes générations. On vivait encore alors sur la fiction d'une école à l'abri des avatars du monde extérieur.

Et il ne se fait pas d'illusions non plus sur les résultats officiels du baccalauréat : *Cependant les statistiques que nous avons coutume d'interroger sur la valeur des études, en*

particulier le pourcentage des succès aux examens, sont propres à nous rassurer, même si on admet que l'indulgence des maîtres et des jurys a sa part dans cette note d'optimisme.

Il est exact que, si les élèves, à cause du bouleversement historique dans lequel ils vivaient, ont peut-être acquis une maturité et une conscience politique et sociale plus précoce que leurs aînés, leur acquis scolaire a sans doute été sinon inférieur, tout au moins différent du leur. On peut dire que les lycéens de 1944-1945 n'étaient vraiment plus les mêmes, fondamentalement, que ceux d'avant-guerre. D'autres causes de changement viendront par la suite s'y ajouter.

Les chapitres suivants montrent bien que ce changement était beaucoup plus profond et plus irréversible que ne le supposaient les adultes de 1944. Malgré les efforts pour maintenir le système des Lycées, sans rien y changer, malgré sa force d'inertie, il suffira d'une décennie pour l'ébranler complètement.